

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

¹
DEDIÉ AU ROI.

F E V R I E R 1 7 6 4



NEUCHÂTEL,
Chez JEAN FREDERIC HUGU.



MDCCLXIV.

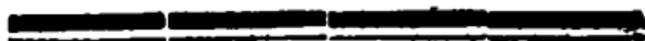




JOURNAL HELVETIQUE.



F E V R I E R 1764.



L E T T R E S

Cosmologiques sur la structure de l'Univers

Par M. LAMBERT.

P R E M I E R E L E T T R E.

Traduite de l'Allemand.

LE croirés vous, MONSIEUR ? La lecture des écrits que vous m'avés conseillés m'a mis plus mal à mon aise, que je ne l'aie jamais été. J'espérois d'y satisfaire pleinement ma curiosité sur la marche,

tant des Planètes que des Comètes ; J'aspirois ardemment après cet avantage, dans l'idée que je découvrerois enfin les raisons, pour lesquelles les Comètes reparoissent exactement dans des tems réglés, & je m'en félicitois d'autant plus, que nous avons été les témoins pendant le courant de l'année précédente, du premier retour de l'une de ces Etoiles extraordinaires (*).

(*) Il s'agit ici de la Comète, qui partit en 1759. On trouve dans le mois de Juin d'u Journal Helvétique de la même année un extrait du Discours que M DE LA LANDE fit à cette occasion. On y verra que le retour de cette Comète, annoncé en gros par M HALLEY, déterminé avec plus de précision par M CLAIRAUT, a été confirmé par l'événement. Il semble donc que le sort des Comètes devrait être décidé, & qu'on seroit en droit de les envisager come des Astres, dont le cours est aussi réglé que celui des Planètes: Mais qu'y-a-t-il d'assuré en Physique? Dans le tems que nos Astronomes triomphoient le plus sur cet article, s'est élevé un Philosophe éclairé, qui a ataqué le sistème généralement reçu, prétendant que les Comètes sont de simples tourbillons d'Ether, dont l'existence n'a guère plus de durée, que leur apparition. Telles sont les idées du Père BERTHIER de l'Oratoire, dans son Ouvrage publié en 1760 sous le titre de *Physique des Comètes dans le sentiment de l'Impulsion Et du Plein.*

Il est vrai qu'à ces différens égards, je dois vous donner un entier gain de cause: J'ai lu ces ouvrages instructifs, avec le plus grand plaisir, & rien ne m'est actuellement plus facile que de remplir de lignes ovales les espaces qui environent le Soleil & les Planètes, ou qui s'étendent au de-là de SATURNE, & de placer dans chacune de ces orbites élliptiques (*), une Comète, que j'accompagnerai même d'un Satellite si vous le voulez. Je me représente une multitude de corps semblables, placés autour de chaque étoile, dont ils tirent la lumière & la chaleur, & je me fi-

H 3

Plein. Il faut avouer, qu'il allègue des raisons assez plausibles & qu'elles réduiroient en poussière une partie des Lettres de M. LAMBERT. Je ne conseille cependant pas à celui ci de s'alarmer: Le système du Père BERTHIER n'est rien moins que démontré, & ses conjectures sont beaucoup moins vraisemblables, que celles de nôtre Auteur & de tous nos Philosophes modernes.

(*) J'ai déjà remarqué, dans mon Discours préliminaire, qu'une orbite est la ligne décrite par le centre d'une Planète, ou d'une Comète, en même tems qu'elle tourne autour du Soleil. Les orbites des Comètes sont des *Ellypses* ou des lignes ovales, extrêmement allongées; c'est par cette raison qu'on les appelle des orbites *élliptiques*.

gure chacun de ces globes peuplé d'un nombre infini d'habitans de toutes espèces & de toutes figures. Ces réflexions ont étendu les bornes de mon imagination, en même tems qu'elles reculoient pour moi celles de l'Univers, & je puis actuellement sans fatigue, prendre pour mesure la distance qu'il y a entre le Soleil & l'une des Etoiles de la cinquième grandeur (*), & l'appliquer plusieurs millions de fois contre les frontières de notre Système pour conoitre l'éloignement des Etoiles, que nous n'apercevons qu'avec le Téléscope, & même de celles qui sont encore beaucoup plus reculées. Je puis me passer maintenant de cette meule de moulin, qui mettroit dix jours entiers à tomber du Ciel jusques sur notre Terre (**). L'espace

(*) On divise les Etoiles fixes en sept classes. Celles de la première grandeur sont les plus grandes, & ainsi de suite: Celles de la sixième grandeur sont les plus petites qu'on puisse apercevoir sans télescopes. On présume que la différence de leur grandeur vient en partie de celle de leur distance

(**) Notre Auteur fait ici allusion à un endroit des ouvrages d'HESTOD. Ce Poëte grec, cherchant à nous donner une idée de notre éloignement du Ciel, nous dit qu'une meule de moulin, qui en tomberoit, n'atteindroit notre

tre

qu'on lui fait parcourir dans cette supposition ne me paroît plus que come un point, & sa vitesse est pour moi semblable à celle d'un ver ou d'un limaçon, qui se traînent sur nôtre globe. Lorsque je veux me former une idée du tems & de l'étendue, l'éclair, qui remplit dans un instant toute l'immensité des Cieux est encore

H 4

tre Terre qu'au bout de neuf jours & neuf nuits; mais le bon HESIODRE se trompoit très fort dans son calcul. M HUGHENS suppose un boulet de Canon, marchant toujours avec la même vitesse & parcourant 100 toises à chaque minute seconde ou à chaque batement d'artère; & il prouve que ce boulet mettroit près de 25 ans à parvenir du Soleil jusques à nous, 125 de JUPITER au Soleil, & 250 du Soleil à SATURNE. Me sera-t-il permis de pousser le calcul un peu plus loin? Suivant un raisonnement de M d'ALFMBERT dans le *Dictionnaire Encyclopédique* les Etoiles fixes les plus proches sont au de là de 12 mille fois plus éloignées de nôtre Terre, que le Soleil; de sorte qu'il faudroit plus de 300 mille ans au boulet de Canon dont je viens de parler, pour parcourir l'espace entre nôtre globe & la moins éloignée des Etoiles fixes. Et que feroit-ce, s'il s'agissoit de parvenir à l'une de celles qui sont sur les confins de l'Univers? Les termes me manquent. Laissons parler M. LAMBERT.

trop lent à mon gré. La lumière, & le chemin qu'elle parcourt est la mesure dont je me sers : Elle parvient, cette lumière, en huit minutes, depuis le Soleil jusques à nous, faisant ainsi un chemin qu'on peut mesurer par le moyen du demi Diamètre de notre globe, & qui ne contient pas moins de vingt mille de ces demi Diamètres, quoique chacun d'eux soit de 860 milles : Cet espace immense, que la lumière traverse en huit minutes, c'est la mesure que j'emploie pour chercher la distance des Astres les plus éloignés. Je donne des Siècles entiers à cette lumière, pour parvenir jusques à nous, & je suppose que celle de certaines étoiles fixes est en route depuis plus de six mille ans, sans avoir encore atteint notre demeure & qu'elles ne seront visibles, que pour notre Postérité. Suivant cette idée, la nuit doit devenir plus brillante qu'elle n'est, & je me réjouis chaque soir des nouveaux feux, que d'autres Etoiles feront paroître à nos yeux (*). Avec tout cela je con-

(* Qu'on ne se divertisse point ici aux dépens d'un Auteur. Le fait est déjà arrivé. M. CASSINI a aperçu dans les Cieux des Etoiles, qu'on n'y avoit jamais vues.

çois encore, que toutes ces distances font limitées & qu'elles font peut-être fort éloignées d'atteindre aux frontières de l'Univers.

Mais, MONSIEUR, je tombe fans y penser dans une de mes extases astronomiques & je vous présente des objets, que vous conoissez sûrement beaucoup mieux que moi. C'est une preuve de ma déférence à vos idées, & je vous prie de l'envifager sur ce pied, en recevant en même tems l'aveu que je vous fais, de la fingulière fatisfaction que j'y ai goûtée jusques ici. Mais ayez la bonté de me dire, si le chemin de la Vérité est continuellement semé de doutes & d'inquiétudes, ou si les incertitudes auxquelles nous sommes en proie ne font que changer d'objets, enforte qu'elles roulent d'abord sur des articles peu confiderables, pour faire place à des doutes plus importans & plus relevés. Dans les comencemens, je vous ai prié de me faire conoitre la constitution de nôtre Siftème: Actuellement, j'en ai une idée; mais il me reste une question plus importante à vous adresser: Que deviendra t-il un jour cet Univers, & que deviendront par cela même tous ces Philosophes, qui nous en tracent un si magnifique tableau? Me trompai-je, lors que je m'imagine, que si les Comètes

ne font plus redoutables par leurs sinistres présages, elles le sont cependant par les funestes effets (*) qu'elles peuvent pro-

(*) On a cru pendant longtems que l'apparition des Comètes présageoit les plus grands malheurs; mais elles sont aujourd'hui tombées à cet égard dans le plus grand discrédit. „ Quel „ rapport ces Astres auroient-ils avec ce qui se „ passe dans les conseils & dans les armées des „ Rois, dit M. de MAUPERTUIS? Cependant, suivant cet Auteur, & suivant tous nos Philosophes modernes, les Comètes peuvent produire des effets terribles dans l'Univers. Ce sont des Corps immenses, qui parcourent les Cieux avec la plus grande vitesse, traversant dans tous les sens l'Orbite de notre Terre: Ne pourroient-elles point la choquer & la briser en mille pièces? Elles sont accompagnées d'une queue, chargée de vapeurs souvent enflammées: Ne pourroient elles point répandre des influences malignes, dans notre atmosphère, si jamais elles venoient à la traverser; ou même réduire en cendres la surface de notre globe? Les Comètes sont soumises aux Loix de la gravitation; la chose est démontrée: En vertu de cette gravitation, tous les corps célestes, sans aucune exception, s'atirent mutuellement les uns les autres, & peuvent occasioner certaines altérations dans leurs mouvemens réciproques. On a vu, il n'y a pas longtems, quelques désordres dans la marche de SATURNE, provenans de l'approximation de JUPITER. Supposons donc
une

duire. Je conois maintenant les Loix de cette gravitation, qui règne entre tous les grands corps de l'Univers. JUPITER peut écarter de leur route SATURNE & ses Satellites : La Lune elle même peut faire chanceler nôtre Terre dans sa marche : Elle peut élever ou abaisser les eaux de la Mer (*): Que deviendrions nous donc,

une Comète, qui s'aprochat beaucoup de nôtre Terre, on sent que ces deux corps agiroient l'un sur l'autre La Terre pourroit entraîner la Comète à sa suite, ou celle-ci pourroit nous faire parcourir les régions immenses, qui sont au de là de SATURNE Tels sont les malheurs que Mrs NEWTON, GREGORI, WISHTON, MAUPERTUIS &c semblent nous faire craindre, & qui remplissoient de terreur le correspondant prétendu de M. LAMBERT. Nous verrons dans la suite coment il parvient à le tranquiliser

(*) C'est l'attraction, qui occasionne le flux & le reflux de la Mer Lorsque la Lune est au dessus de l'Océan, elle attire ses eaux, qui s'ensuent, s'élèvent & débordent sur le rivage: C'est le flux Quelque tems après, la Lune, ayant changé de place, les eaux ne sont plus attirées; elles cherchent à se remettre de niveau; elles obéissent à la pesanteur & rentrent dans leur premier état: C'est le reflux. Cette supposition réunie à la disposition des terres, qui bordent la mer, explique avec une précision admirable tous les Phénomènes de la Marée.

Les

si une Comète considérable s'approchoit si fort de nôtre globe, que la Mer inondat sa surface, ou que la Terre elle même fut entraînée à sa suite?

Daignez m'apprendre, MONSIEUR, si tous ces Systèmes de nos Philosophes sont aussi redoutables, qu'ils paroissent vraisemblables; ou s'ils ne mêleroient point sans réflexion, aux vérités qu'ils nous enseignent, des possibilités qui devroient nous éfrayer en cas qu'elles dussent jamais parvenir à l'actualité. Une chose est bien sûre, c'est que depuis que je me suis représenté les conséquences redoutables, qui découloient de leurs idées, j'ai cessé d'accorder aux Comètes un si libre cours dans nôtre Système, & que je leur ai fermé toutes les routes qui pourroient nous devenir pernicieuses. Malgré cela, je sens que je n'y gagne pas beaucoup; car enfin,

Les plus grands adversaires de l'attraction Newtonienne sont obligés d'en convenir. On comprend donc facilement, qu'une Comète pourroit produire le même effet à l'égard de la Terre, & que l'attraction qu'elle y opéreroit pourroit être de telle force, à raison de sa grandeur & de sa proximité, que les eaux couvriroient toute la surface de nôtre globe. C'est ainsi que Mrs. WISTON & BURNET expliquoient le Déluge.

il faut bien prendre les Comètes pour ce qu'elles font, & si elles ne consentent pas à parcourir paisiblement leur orbite, il n'en est pas moins certain, que nous avons à craindre une guerre ouverte dans le Firmament.

Qu'en pensez vous, MONSIEUR? Y a-t-il autre chose que la simple possibilité dans le bouleversement dont je viens de vous parler? Ou bien croiriez vous qu'il n'est pas destitué de vraisemblance? JUPITER, SATURNE & la TERRE auroient-ils conquis, à force ouverte, les Satellites qui les acompagnent & pourroient-ils attirer à eux & enchaîner à leur suite des Comètes, qui marcheroient paisiblement dans leurs orbites (*), Coment est ce que les habitans de celle ci, s'acomo-

(*) „ Nôtre Lune pourroit bien avoir été,
 „ au comencement, quelque petite Comète,
 „ qui pour s'être trop aprochée de la Terre
 „ s'est trouvée prise. JUPITER & SATURNE,
 „ dont les corps sont beaucoup plus gros que
 „ celui de la Terre, & dont la puissance s'é-
 „ tend plus loin, doivent être plus sujets que
 „ la Terre à de pareilles acquisitions : Aussi
 „ JUPITER a-t-il quatre Lunes autour de lui &
 „ SATURNE cinq. *Lettres sur la Comète par*
M. de MAUPERTUIS,

deroient de leur nouvelle situation? Devons nous adopter toutes les idées que WISTHON & BURNET nous ont présentées sur la Création & le Déluge? Je vous avoue ingénument, qu'elles me paroissent trop romanesques, pour qu'on doive les prendre au sérieux dans les ouvrages de nos Philosophes. A la bonne heure, que (*) l'Auteur du *Poème de NOË* s'en serve, & que les Poètes jouissent du droit qu'ils ont de doner un libre effor à leur imagination. De pareilles idées me font plaisir dans leurs Ecrits, & je range sous une même classe tout ce qu'ils nous disent des Comètes, des Vaissseaux chargés d'air &c. Ils se contentent de la possibilité & ils arrangent toutes choses dans leur Monde de la manière qui leur paroît la plus admirable & la plus merveilleuse. Mais sans doute que des Philosophes doivent chercher autre chose que la simple possibilité, & je ne vous

(*) C'est un de nos Compatriotes M BODMER de Zurich Voyés ce que M HUBER dit de cet ingénieux Poème, dans sa traduction de celui d'ABEL Nous avons vû dans les Journaux Helvétiques des deux dernières années quelques échantillons des talens Poétiques de M. BODMER.

cacheraï point, que je ne m'atendois pas à trouver parmi tant de belles vérités qu'ils nous enseignent, tant de songes. Pardonnez moi le terme; je suis obligé de m'en servir aussi longtems qu'ils ne respecteront pas les vraisemblances. Je voudrois donc abandonner aux Poëtes toutes ces imaginations, & si je pouvois démontrer la foiblesse des fondemens sur lesquels elles sont établies, je le ferois avec plaisir, pour empêcher les Philosophes de s'y livrer. Mais il nous les présentent sous des couleurs si spécieuses, que je ne m'y conois plus. Ces Mrs. ne voudroient pas même nous cautioner qu'il ne vint encore aujourd'hui une Comète perfide, qui nous enleveroit nôtre Lune, si pacifique soit-elle. Quelques uns semblent craindre, qu'elle ne vienne heurter nôtre Terre & la réduire en pièces; les plus modestes sont ceux qui se contentent de lui faire laisser une partie de sa queue dans nôtre Atmosphère. Je me risois ci devant des Chinois, de ce qu'ils établissoient des sentinelles pour le Ciel, come nous en posons en campagne contre l'énemi, & de ce qu'ils envoient des Espions Astronomes, pour reconoitre si l'on ne doit craindre aucune hostilité dans le Firmament; mais peu s'en faut aujourd'hui, que je

ne leur fasse réparation. Quelle n'étoit pas la sécurité du bon PTOLOME'E, qui prétendoit que la Terre étoit en repos au centre de l'Univers, & quelle heureuse tranquillité que celle de ses Sectateurs, jusques à ce que COPERNIC parut & fit marcher nôtre globe autour du Soleil? Encore les choses vont-elles aujourd'hui de mal en pire, & COPERNIC ne se féliciteroit pas trop de son triomphe, s'il savoit que nous avons à craindre maintenant qu'une Comète n'entraîne nôtre Terre jusques au de-là des étoiles fixes, ou qu'elle ne vienne nous submerger, ou nous suffoquer, ou nous écraser & nous brûler, sans parler de plusieurs autres malheurs dont les Philosophes nous menacent. Je préférerois, ou peu s'en faut, que les Comètes eussent conservé tous leurs anciens pronostics, & qu'elles nous annonçassent encore la guerre & toutes ces autres calamités, que nous éprouvons bien sans elles, & qui sont rarement universelles; au lieu du pouvoir de produire des effets, qui ne menacent plus certains Pays, mais toute la Terre entière, & qui nous surprennent plus cruellement encore, que toutes les guerres. Nôtre globe est d'ailleurs une des plus petites Planètes du Système

& peut être enlevée d'autant plus facilement. Qui fait même, s'il n'en manque point quelques unes, dans ce grand espace vuide, qui se trouve entre MARS & JUPITER, & si elles ne nous ont point été précédemment enlevées? En seroit-il donc des globes de nôtre Siftème come des choses de la vie? Les plus forts subjugueroient-ils les plus foibles, & JUPITER & SATURNE ne seroient-ils destinés qu'à faire des conquêtes & des enlèvemens?

Voyez, MONSIEUR, je vous en prie, ou j'en suis. Vous conoissez sans doute ces sujets terribles de crainte, que nous avons, puisque vous m'avez indiqué les écrits qui me l'ont inspirée; malgré cela vous me paroissez beaucoup plus tranquile. Cette sécurité est elle le fruit d'un courage à toute épreuve, qui vous fait attendre avec intrépidité l'éroulement de l'Univers, ou bien envisageriez vous toutes ces choses come les jeux d'une imagination dérèglée? Je suis prêt à vous suivre dans l'une ou dans l'autre de ces dispositions, dès le moment que je saurai à quoi m'en tenir vis à vis de vous. J'admire la résolution dont vous avez donné des preuves, dans les circonstances les plus critiques, & je veux vous prendre pour

modèle. Apprenez moi seulement, MONSIEUR, ce que je dois faire pour marcher sur vos traces. Je le ferai avec le même zèle, avec lequel je suis pour le reste de ma vie &c.

SECONDE LETTRE.

EN lisant, avec beaucoup de plaisir, la Lettre dont vous m'avez honoré, j'ai vû, MONSIEUR, que vous vous êtes fait en très peu de tems de justes idées de cez Univers & que vous conoissez actuellement le fort & le foible des raisonnemens de nos Philosophes sur cette matière. Je croirois même volontiers, que vos conoissances à cet égard sont plus étendues, que vous ne le souhaiteriez. Ne vous allarmez cependant pas, MONSIEUR, si de nouvelles vérités donent lieu à de nouveaux doutes & à de nouvelles incertitudes : C'est la manière ordinaire dont nous marchons d'une vérité à une autre, & nous ne devons nous affiger que de la lenteur des progrès que nous faisons dans cette carrière. Ne croyez pas au reste que nous devons toujours demeurer dans nos incertitudes ; nous pouvons espérer de les dissiper insensiblement ; mais il faut s'a-

tendre en même tems à les voir remplacées par de nouvelles questions, dont la solution est réservée à nôtre Postérité. Contentons nous donc de ce que nous conoissions avec certitude & laissons à nos arrières neveux la décision des possibilités, qui sont actuellement au dessus de nôtre portée.

Peut être aussi, MONSIEUR, que les conjectures de nos Philosophes modernes ne vous paroissent si éfrayantes, qu'à cause qu'elles vous sont nouvelles & que vous vous acoutumerez insensiblement à des questions, qui jusques ici n'ont été le sommeil à personne. Posons cependant un moment les choses au pire. Quand même nôtre Terre devoit éprouver dans quelque tems, les calamités qui vous éfrayent: Eh bien! Qu'y feriez vous? Ne devez vous pas rendre vos actions de graces à nos Astronomes & les envisager come des Prophètes destinés à nous anoncer ces tristes événemens, afin que nous pussions nous y préparer. Suposons que nôtre Terre devienne le Satellite d'une Comète, qui entraînera jusques au de-là de SATURNE ou qui couvre d'eau toute sa surface; ne vous préparerez vous pas dans la première supposition, à un froid plus sensible, que ce-

lui de Sibérie ; & dans la seconde , ne ferez vous pas vôtre possible pour vous pourvoir d'un Esquif ?

Pour moi , j'aime à me représenter les choses sous la face la plus favorable , & je n'envisage point toutes ces possibilités de manière à me faire penser (*), *Hic Deus nihil fecit*. La conservation des grands corps de l'Univers me paroît tout autrement importante , que celle de ces Créatures , qui propagent leur espèce , & qui se renouvellent chaque année. Dans ces dernières , les plus âgées peuvent servir à la production des plus jeunes ; mais il faudroit bien d'autres arrangemens pour faire fortir un Monde du sein d'un autre Monde , ou pour le former en rassemblant différentes pièces dispersées. De là vient que sa durée doit se mesurer par des myriades d'années. Cette réflexion nous est fournie par la considération des objets que nous voyons naître & périr sous nos yeux. Ils durent à proportion de leur grandeur , & le tems qu'une Tulipe met à fleurir , un Cèdre à croître , un Insecte ou un Homme à vivre n'ont presque aucun raport

(*) C. à. d. ce n'est point ici l'ouvrage de Dieu.

entr'eux. Ce font là des créatures qui peuvent travailler à leur propre propagation ; mais le lieu de leur habitation ne doit éprouver aucun changement, qui ne tende à le renouveler, & il faudroit plus de siècles pour opérer sa destruction, qu'il ne faudroit d'heures pour celle d'un Insecte.

Ce n'est pas que je rejette absolument toutes les conjectures de nos Philosophes modernes. Quoiqu'ils nous les aient présentées peut-être plutôt pour s'amuser, que pour parler sérieusement, je pencherois à en augmenter le nombre & j'aurois l'honneur de vous communiquer les miennes, s'il ne paroïssoit pas que vous êtes plus que satisfait des précédentes. Celles au reste dont on doit acorder le plus facilement la réalité, concernent les dérangemens qui arrivent dans le cours des grands Corps de l'Univers (*), & dont vous êtes déjà instruit, come il résulte des

I 3

(*) Lorsque JUPITER passe auprès de SATURNE, on observe quelque dérangement dans leurs mouvemens. Il n'en faut pas être surpris; ces deux Planètes sont très considérables par leur grosseur, & come l'attraction est proportionnelle à la quantité de la matière, elle doit ici se rendre sensible par des effets.

exemples que vous en allèguez. Ces légères altérations dans leurs marches font des suites nécessaires de la gravitation mutuelle des Planètes. Il est seulement question de favoir, si nous devons les envisager come des exceptions aux Loix générales, ou si ce sont des circonstances qui entrent nécessairement dans les vues du Créateur, pour doner plus de durée & plus de variété à leur cours.

Que penseriez vous, MONSIEUR, si l'on pouvoit établir que les grands Corps de l'Univers s'écartent de leur orbite, pour de bones raisons, & que chaque Planète, & chaque Comète a précisément la grandeur, la pesanteur, la position, la direction, la vitesse nécessaire, pour que jamais elles ne se rencontrent, malgré la tendance qu'elles ont à se rapprocher continuellement les unes des autres? Ne seroit-il pas possible, qu'une Comète, passant auprès de JUPITER, fut tellement dérangée dans sa marche, qu'au lieu de tourner à droite autour du Soleil, elle fut obligée de tourner à gauche dans la suite des Siècles? Plus un pareil changement seroit considerable, & plus les raisons qui l'exigeroient devroient être graves & importantes. Les Vérités Cosmologiques sur la perfection du Monde, & les Principes de

Téléologie (*) que l'expérience nous enseigne sur les desseins de Dieu dans les ouvrages de la Nature, vous sont trop conues, pour que j'osasse seulement vous demander, si vous n'êtes pas disposé à reconoitre la sagesse des vues du Créateur dans l'arrangement du cours des Planètes; come nous la reconoissons déjà, par exemple, dans

I 4

(*) Les WOLFIENS comprendront tous la pensée de M. LAMBERT Ils savent que M. WOLFF a introduit dans la Philosophie deux nouvelles Sciences, auxquelles il a doné les noms de *Cosmologie* & de *Téléologie*. La première traite du Monde en général; des propriétés qui conviennent non-seulement à cet Univers, mais encore à tous les Univers possibles, représentés dans l'entendement divin: M. WOLFFY examine en particulier la Doctrine de la *Perfection du Monde* & done à cet égard plusieurs règles extrêmement fécondes dans les autres Sciences, & propres à résoudre différentes difficultés dans la Théologie naturelle. La *Téléologie* traite des causes finales, des vues, des desseins que Dieu s'est proposé dans les différens ouvrages de la Création. Sans vouloir adopter tous les Principes de M. WOLFF, dans l'une & dans l'autre de ces Sciences; je crois qu'on peut en faire un choix très utile & que la plupart d'entr'eux répandent un grand jour sur plusieurs matières controversées.

la disposition des membres du corps humain. Il est vrai que les desseins de la Providence ne sont pas aussi sensibles dans les grands corps que dans les petits. Ceux-ci mettent d'abord sous nos yeux toutes les suites résultantes des changemens qu'ils éprouvent, au lieu que les Astres ne nous présentent tout au plus actuellement, que des exceptions aux Loix générales & qu'il nous faudra plusieurs Siècles, avant que nous conoissions pleinement toute la suite de leurs changemens & que nous puissions en combiner les différentes parties. Cependant, ce sera seulement alors que nous verrons le résultat de cette multitude d'exceptions réunies, & que nous sentirons la liaison qui règne entre celles qui précèdent & celles qui les suivent.

Ne pourrois-je point croire, MONSIEUR, que vous avez uniquement tourné vos réflexions sur les états pernicieux des Comètes, & que c'est la raison pour laquelle vous vous élevez avec tant de force contre ceux, qui s'en sont occupés les premiers? Au reste, si les Philosophes nous les ont présentées sous un point de vue si éfrayant, je présume que c'est dans l'unique dessein d'exercer nôtre imagination. Vous conoissez l'impression que le pressentiment & les malheurs dont nous sommes

menacés font sur nous : Les Philosophes voulant donc nous apprendre que les Comètes ne paroissent pas uniquement dans le Ciel pour exciter nôtre admiration ou nôtre surprise ; mais qu'elles pourroient encore y produire certains effets , ne pouvoient s'y prendre d'une manière plus propre à nous fournir d'abondantes réflexions & à réveiller nôtre imagination ; puisqu'il est généralement connu , que nous prenons le plus vif intérêt à ce qui nous présente la calamité , poussée jusques à son comble. Anoncez à quelqu'un qu'une Comète peut allonger ou racourcir nôtre année ; changer l'Été en Hiver ; atirer les eaux du fond de la Mer , jusques sur les somets des Montagnes ; enlever nôtre Lune ; faire enforte qu'elle ne soit pleine ou nouvelle qu'une seule fois dans l'année, ou bien arranger les choses de manière que nous ayons une Eclypse tous les quinze jours : Ces changemens, aussi bien que plusieurs autres de la même nature, ne sont que de pures possibilités ; mais n'importe ; ils sont assés remarquables , pour se concilier toute nôtre attention & pour doner de l'exercice à nôtre imagination.

S'informe-t-on , au reste , si de pareils événemens doivent jamais avoir lieu ? Il n'y a point de Philosophe qui voulut

Passurer positivement ; puisque nous ne conoissons , ni toutes les Comètes , ni la route qu'elles doivent tenir , ni le tems précis de leur retour. Vous comprendrez même aisément , que nos incertitudes sur cet article dureront aussi longtems , qu'il ne surviendra rien pour les terminer. Je vous ai parlé ci dessus des principes fondamentaux de la Cosmologie. Aidez moi actuellement à rechercher jusques où nous pouvons en faire l'aplication dans la question que nous avons en main. Suivant mes idées , il faut encore ici des principes particuliers , & tirés , tant des Loix de la gravitation (*) comune à tous les grands

(*) Je ne dirai que deux mots sur ces loix de la gravitation. On les raporte aux trois suivantes 1°. Tous les corps gravitent les uns sur les autres , ou , ce qui revient au même , ils pèsent les uns sur les autres ; ils s'atirent les uns les autres ; ils tendent les uns vers les autres , quelle que soit la cause d'un éfet aussi surprenant Le Soleil atire donc chaque Planète & chaque Comète ; les unes & les autres atirent le Soleil à leur tour , & s'atirent encore réciproquement.

2°. Cette gravitation est proportionelle à la quantité de matière Plus un corps est dense , plus il renferme de matière , & plus il a de gravitation ou de tendance vers un autre corps donné.

3°. Cette

corps de l'Univers, que de la constitution & de la forme de leur orbite. Les Vérités de Cosmologie nous mettront uniquement en état de tirer certaines conséquences générales, résultantes de la structure de l'Univers; mais pour ce qui est des malheurs dont les Philosophes nous menacent, ils dépendent particulièrement des Loix de la pesanteur, & c'est uniquement par le moyen de ces Loix, qu'on peut en rendre raison.

Je comencerais donc par vous proposer deux questions; que vous pourrez facile-

3°. Cette gravitation, cette attraction diminue à proportion que les quarrés des distances augmentent. Ceci a besoin d'explication. Le *quarré d'un nombre* c'est le produit de ce nombre, multiplié par lui même. Ainsi le quarré de 1. c'est 1. & le quarré de 2 c'est 4. Supposons donc que l'éloignement où le corps A se trouve du corps B, puisse être représenté par le nombre 1. & qu'on les éloigne ensuite du double, en sorte que leur distance soit égale à 2. alors l'attraction que ces deux corps exercent l'un sur l'autre; (car suivant la première règle, tout est ici réciproque;) cette attraction, dis-je, n'est pas deux fois moindre; elle suivroit alors la proportion des distances, mais elle est quatre fois moindre; elle est come un est à quatre: Elle diminue suivant que les quarrés des distances augmentent.

ment résoudre après la lecture des écrits , que je vous ai indiqués. Examinez, je vous en prie , s'il est possible que deux Comètes , ou qu'une Comète & une Planète puissent jamais s'entrechoquer , & s'il n'est pas certain au contraire , que dans le cas où elles s'aprocheroient sensiblement , elles tourneront ensemble autour du Soleil & d'un centre comun de gravité. Par là vous verrés dans peu de tems ce qui doit arriver à ces deux corps & vous pourrez déterminer la proximité à laquelle une Comète doit être de nôtre orbite , pour qu'elle y demeure suspendue , aussi bien que la route qu'elle devra suivre , pour décrire come la Lune une Ellypse donnée autour de nôtre Terre. Vous comprenez aisément que la solution de ce Problème dépend de la vitesse qu'aura la Comète , à mesure quelle s'aprochera pour la première fois de nôtre globe (*). Cette vitesse

(*) Plus un corps a de vitesse & plus il est difficile de l'arrêter dans sa course , ou de changer la direction de son mouvement. Si une Comète passant auprès de nôtre Terre , marchoit donc extrêmement vite , la Terre auroit beau l'atirer , l'éfet qu'elle produiroit sur elle , seroit très peu considerable ; mais si le mouvement de la Comète étoit beaucoup plus lent ,
l'action

doit nécessairement avoir une proportion déterminée avec la plus petite distance de notre globe à la Comète, & si celle ci ne prend pas précisément une route donnée, la Terre ne pourra rien faire que d'opérer un changement, plus ou moins considérable, dans la direction de la Comète. Remarquez à cette occasion, MONSIEUR, quelle précision il doit y avoir dans les différentes circonstances, pour qu'un pareil événement puisse avoir lieu, & jugez s'il n'est pas infiniment plus conséquent de l'attribuer à un dessein formel, plutôt qu'à un hazard absolument aveugle & fortuit.

Ma seconde question est exactement celle que vous m'avez adressée. Est-il probable que JUPITER & SATURNE aient successivement acquis leurs Satellites de la manière

l'action de la Terre auroit plus de force, & pourroit plus facilement intercepter la Comète. L'attraction peut d'ailleurs être plus ou moins forte, à proportion de la distance plus ou moins grande des corps sur lesquels elle s'exerce: C'est le résultat de la troisième Loi de la gravitation, & cette considération, réunie à celle que je viens de toucher, confirme la justesse de la réflexion qui va suivre dans notre Auteur.

Je dois au reste ajouter ici, pour l'intelligence du texte, que l'*Aphélie* d'un Astre est le point de son orbite, dans lequel il se trouve le plus éloigné du Soleil.

que nous l'avons indiquée ? La solution du Problème précédent peut servir à résoudre celui-ci, & les Phénomènes que nous remarquerons dans les Satellites faciliteront notre réponse. D'abord ces Satellites, sans aucune exception, se meuvent comme les Planètes d'Occident en Orient. Supposons maintenant qu'ils furent autrefois tout autant de Comètes ; il n'y a que deux seuls cas, dans lesquels ils eussent pu être enchainés à la suite des Planètes principales. Il faudroit que cela fut arrivé, ou lorsqu'ils descendoient vers le Soleil, en revenant de leur Aphélie, ou lorsqu'ils remontoient à leur Aphélie, en s'éloignant du Soleil. Dans le premier cas, elles auroient coupé l'orbite de la Planète principale du côté Oriental ; dans le second, elles l'auroient coupé du côté Occidental (*). Voyons donc ici s'il est vrai-

(*) L'Auteur raisonne ici dans la supposition, que les Comètes dont il parle & qui sont changées en Satellites, tournent après ce changement d'Occident en Orient autour de leur Planète principale. Il est bien clair que certaines Comètes peuvent être interceptées du côté Occidental d'une Planète, en descendant de leur Aphélie, ou du côté Oriental en remontant à leur Aphélie ; mais dans ces deux dernières suppositions, ces nouveaux Satellites ne feroient pas

semblable que le contraire ne fût jamais arrivé; car c'est là le point de la question, dès le moment qu'on voudra s'en tenir au pur hazard. On compte en tout dix Satellites, parmi lesquels il devoit au moins y en avoir cinq, qui tournassent autour de leur Planète principale d'Orient en Occident, puisque l'une de ces directions est aussi possible que l'autre. Il est certain effectivement, qu'une Comète, soit qu'elle monte, ou qu'elle descende, peut aussi bien se trop approcher d'une Planète, lorsqu'elle sera d'un côté que d'un autre; car nous supposons toujours, que le hazard seul décide absolument de la route qu'elle doit tenir. Or le calcul des probabilités n'est pas ici bien difficile à faire; c'est comme si l'on tiroit dix fois le sort, entre

pas leur révolution d'Occident en Orient; ils parcourroient au contraire leur orbite d'Orient en Occident. Il me seroit facile de le prouver, si je pouvois ici mettre une figure sous les yeux de mes Lecteurs. A ce défaut je suis obligé de me contenter d'avancer le fait tel qu'il est. Il sert au reste à confirmer le calcul de M. LAMBERT. Il en résulte clairement que tous les Satellites ne devoient pas marcher comme ils font d'Occident en Orient, & qu'une moitié d'entr'eux devoient au moins tenir une route différente.

CAIUS & TITIUS, & qu'on suposat que CAIUS est toujours heureux, quoique tous deux pussent l'être également à considérer la chose en elle même. Aussi y a-t-il 1023 à parier contre un, qu'un pareil cas n'aura pas lieu. Il y a de même au de-là de mille degrés de probabilité contre un, que quelques uns de nos Satellites marcheroient d'Orient en Occident, si l'on pouvoit attribuer leur mouvement au pur hazard (*). Et ce qui augmente encore cette probabilité, c'est le petit angle que l'orbite des Satellites forme avec celle des Planètes principales (**). Pourroit-on effectivement suposer, que toutes ces Comètes qui

(*) Il me semble qu'on pourroit ici faire quelques difficultés à M. LAMBERT sur l'exemple de CAIUS & TITIUS qu'il allègue. J'en fais grace à mes Lecteurs, parce qu'elles n'ataquent point le fond de la question. Il reste également vrai, qu'en suposant ici un pur hazard, il y a 1023 à parier contre un, que nos dix Satellites ne devoient pas tous suivre la même direction d'Occident en Orient. Ceux qui se sont exercés sur la matière des combinaisons & des changemens d'ordre le sentiront assés; je ne pourrois pas rendre la chose sensible aux autres, dans une simple note.

(**) Dans l'idée que j'ai donnée précédemment du

qui ont été changées en Satellites , auroient eu précédemment une marche si peu oblique , & qu'aucune d'entr'elles n'auroit eu son cours, soit au dessus , soit au dessous de la Planète

K

du Siffème Solaire, j'ai suposé que toutes les Planètes , tant principales que fécondaires (c'est ainsi qu'on apelle les Satellites) faisoient leur revolution sur un même plan. Je représentois toutes leurs orbites par des lignes tracées sur la surface de l'Eau contenue dans nôtre sale Spherique: Mais cette suposition, je la faisois pour me rendre plus intelligible à quelques uns de mes Lecteurs. Il s'agit actuellement de leur avouer, que si l'on continuoit jusques aux Etoiles , les plans qui passent par les différentes orbites des Planètes, ces plans se couperoient entr'eux & formeroient des Angles plus ou moins grands. C'est ce qu'on remarque en particulier par rapport aux Satellites & à leurs Planètes principales. En nous servant toujours de nôtre sale Spherique & en faisant que l'orbite de JUPITER par exemple est decrite sur la surface de l'Eau par un petit bateau qui le représente; ses Satellites ne se mouvront plus précisément sur la même surface d'Eau; mais ils décriront la moitié de leur courbe elliptique dans l'Eau, & l'autre moitié dans l'air. Il est vrai qu'ils ne s'écarteront pas beaucoup ni d'un côté ni de l'autre, mais enfin ils s'écarteront & le Plan de leur orbite sera légèrement incliné sur celui de l'orbite de JUPITER. Il faut apliquer aussi cette remarque aux Satellites de SATURNE.

principale, si celle-ci ne l'avoit pas interceptée?

Nos Télescopes n'ont pas encore atteint le degré de perfection nécessaire pour pouvoir mesurer exactement le Diamètre des Satellites de JUPITER & de SATURNE. Je ne laisse pas de vous inviter à considérer, s'ils ne sont pas arrangés entr'eux de manière, que les plus éloignés sont considérablement plus grands que les autres. C'est au moins assés généralement le cas des Planètes principales, enforte que les exceptions à faire ne sont pas sensibles (*). Laissons cependant cette question indécidée aussi bien que celle du mouvement de ces Satellites autour de leur axe: Nous ne connoissons sûrement que celui de nôtre Lune; mais c'en est bien assés pour nous conduire à reconoitre ici des vues préméditées, plutôt que je ne fais quel hazard. Comment seroit-il éfectivement arrivé qu'entre toutes les Comètes, qui ont pû passer auprès de nôtre Terre, elle se fut précisément

(*) M. LAMBERT ne parle pas positivement à l'égard des Planètes principales & il a raison: MARS est plus éloigné du Soleil que VENUS & nôtre Terre, & cependant il est plus petit. SATURNE est la dernière de toutes les Planètes; JUPITER ne laisse pas d'être beaucoup plus grand.

emparée de celle qui tourne sur son axe de manière qu'elle nous présente toujours le même côté (*) ? Dira-t-on que c'est l'effet du hazard ; mais je ne puis m'empêcher de dire que rien n'est au monde moins vraisemblable. Si je ne puis découvrir les raisons d'une rotation si juste & si précise, vous les découvrirez infiniment moins encore en les cherchant dans les caprices du hazard. Ajoutons qu'en suivant les idées de WISTHON sur le Déluge, il est absolument impossible d'indiquer où la

K 2

(*) „ La moitié de la Lune qui se trouva
 „ tournée vers nous au commencement du Mon-
 „ de, y a toujours été tournée depuis ; elle
 „ ne nous présente jamais que ces yeux, cette
 „ bouche, & le reste de ce visage que nôtre
 „ imagination lui compose, sur le fondement des
 „ taches qu'elle nous montre.. Ce n'est pas
 „ que la Lune ne tourne sur elle même ; elle
 „ y tourne en autant de tems qu'autour de la
 „ Terre, c. à. d. en un mois ; mais lorsqu'elle
 „ fait une partie de ce tour sur elle même, &
 „ qu'il devoit se cacher à nous une joue, par
 „ exemple, de ce prétendu visage, & paroître
 „ quelque autre chose, elle fait justement une
 „ partie de son cercle autour de la Terre, &
 „ se mettant dans un nouveau point de vue,
 „ elle nous montre encore cette même joue. „
 FONTENELLE, *Plural: des Moxd: II, Soir.*

Lune dut se réfugier lors de cette terrible catastrophe & où elle put se mettre à couvert des atteintes de la Comète dont nôtre Terre traversa la queue. Il est sûr, tout au moins, que l'orbite lunaire en auroit été considérablement agrandie & qu'il seroit arrivé des changemens considérables à son cours.

De tout ceci vous pouvez conclure, MONSIEUR, que je n'adopte pas toutes les conjectures des Philosophes sur les états des Comètes. Je rejette la possibilité d'une partie d'entr'elles. Sans nier totalement la réalité des autres, je reconois que le plus grand nombre est destitué de toute vraisemblance. J'accorderai les moins considérables si l'on veut; mais je suis en même tems dans l'idée, que des changemens bien importans doivent être extrêmement rares. On pourra les envisager come des exceptions aux Loix générales sur la structure de l'Univers, ou bien ils serviront peut-être à préparer les changemens qui doivent arriver dans le Siffème des étoiles fixes. J'espère que vous ne croirez plus avoir de bones raisons de vous élever contre le courageux COPERNIC. S'il a troublé le repos de nôtre Terre vous voyés que la moindre Comète en peut faire autant & que plusieurs d'entr'elles ont peut-être

déjà produit cet effet. Vous pouvez même conclure de ce que je viens de dire, que nous ne sommes peut être pas encore assez partisans de COPERNIC, quoique je ne sois pas dans l'idée qu'il fût possible pour en augmenter le nombre, de reconnoître qu'avec le tems nôtre Terre pourroit bien devenir le Satellite de quelque Comète. Je croirois bien plutôt, qu'en vertu de la constitution de l'Univers, les Comètes & les Planètes s'éviteront adroitement jusques à la fin du Monde, & que cet effet sera produit précisément par les légères altérations qu'on remarque dans leur cours.

Vos raisons me frappent donc, MONSIEUR, & je suis parfaitement d'accord avec vous relativement aux précautions que vous avez prises pour exclure de vôtre Système toutes les Comètes, qui pourroient nous être pernicieuses. Je fais que vôtre cœur compatissant étend ses vues bienfaisantes jusques sur les animaux qui souffrent, & que vous n'êtes point l'ami du trouble & du désordre. Vous tachez au contraire d'établir l'union, le repos & la paix partout où vous le pouvez. C'est aussi ce qui rend vôtre amitié si précieuse, que toutes les personnes sensibles au bonheur de l'humanité, y trouvent la plus

singulière satisfaction. Vous avez daigné me l'accorder; j'en suis vivement pénétré de reconnaissance, & je vous avouerai même, que j'espère que vous voudrez bien me la continuer, en récompense de l'attachement à toute épreuve avec lequel j'ai l'honneur d'être &c.





L E T T R E

*Apologétique des Caractères de M. DE LA
BRUYERE.*

*A M. de J ***.*

C'EST l'orgueil ou une basse jalousie qui a engagé certains Ecrivains à ataqner des Auteurs célèbres. Ils ont crû illustrer leur esprit & leurs talens, & n'ont manifesté que leur malignité ou leur vengeance.

M. DE LA BRUYERE, fameux par ses *Caractères sur les Mœurs de ce Siècle*, n'a pas échapé à la critique, & come il avoit peint avec force & énergie les défauts & les vices de son Siècle, ses Censeurs n'ont pas épargné le Peintre, & pour ternir ses tableaux, ils ont employé les plus noires couleurs. Telle est la destinée ordinaire des Gens de Lettres,

Pour flétrir leurs écrits, on ataqe leurs mœurs,
Ils trouvent peu d'Amis, mais beaucoup de Cen-
seurs.

Je ne fais par quelle fatalité on se plaît à semer dans la route des Sciences & des Beaux-Arts des ronces & des épines, comme si cette carrière n'étoit déjà pas par elle-même assez rude & assez difficile; c'est peut-être une des choses qui arrête le plus le progrès des Belles Lettres, & qui empêche les meilleurs génies de s'y appliquer: Ils voient les obstacles naître en quelque sorte sous leurs pas, & leurs jaloux Concurrans élever des nuages dans le lieu même où ils espéroient de jouir; après bien de l'étude & des travaux, de la plus éclatante lumière. L'envie semble les poursuivre presque après leur mort, & comme elle lance ses traits dans l'obscurité, on ne peut guère s'en défendre, d'autant plus que les Esprits supérieurs ne sont pas soupçonneux :

La crainte, les soupçons, la noire défiance
Sont toujours d'un grand cœur la dernière Science.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'en attaquant des Auteurs illustres, on cherche à briller de l'éclat de leur réputation, & à s'élever par leur chute. Les méchants Critiques trouvent plus facilement des raisons à traiter de mauvais ce qui est bon, qu'à convenir franchement de la bonté d'un Ouvrage qui les instruit. Ils ressemblent

à cet égard au Lierre qui étouffe les arbres qu'il embrasse, & qui lui servent d'appui.

Vous, MONSIEUR, qui ne faites que d'entrer dans la carrière des Belles-Lettres, vous n'en connoissez pas encore ni les difficultés, ni les périls. La beauté de la perspective vous trompe; plus vous avancerez du côté du but, plus il semblera s'éloigner, & mieux vous sentirez combien il est pénible d'en approcher. Avouons le ingénument, le desir d'aquerir une grande réputation, plus que l'amour de la vérité, nous engage à écrire, & à composer pour le Public; nous voulons occuper la Renommée de nôtre nom & de nos Ouvrages; & cependant, combien peu de productions méritent d'être applaudies, & de passer à la postérité. Il y a une sorte de honte à échouer, & peu de gloire à réussir; la peine est sûre, & le succès toujours incertain. De tous les Auteurs François, qui ont écrit depuis un Siècle ou deux, à peine en conte-t-on dix ou douze qui sortent pour ainsi dire de la foule, & dont les Ecrits soient lus & approuvés, Tout le reste est confondu dans l'obscurité, & c'est beaucoup si l'on ne méprise pas aujourd'hui ce qui a été autrefois le

plus loué, & au de-là il n'y a que des déserts.

Après tout, qu'est-ce que cette réputation à laquelle on sacrifie son tems, son repos, sa fortune & quelquefois sa vie? Une belle chimère qui n'a qu'un faux éclat, & qui ne fait qu'éblouir l'imagination, & enfler nôtre orgueil; un bruit passager qui flate l'oreille & s'évanouit presque dans l'instant. C'est peu de chose pendant la vie, & après la mort, nous serons occupés de plus grands objets que d'une réputation mondaine & frivole, que l'on n'est pas toujours assuré d'obtenir, même par les meilleurs Ouvrages, ou qui se trouve encore ataquée, lorsqu'on la croit la mieux affermie.

Celle de M. de la BRUYERE paroît si bien établie; son Ouvrage est écrit avec tant de force & d'énergie, ses caractères sont si bien peints, qu'il est peu d'Auteurs François autant estimés que lui, & qui aient fait plus d'honneur à la langue françoise, & à la République des Lettres; cependant, un Ecrivain Anglois semble le mépriser, du moins en parle-t-il peu avantageusement; voici ce qu'il dit; je me servirai d'une excellente traduction, qui a paru dans le Mercure de France, & je copierai le morceau entier.

„ Quel feu ! quelle facilité dans le lan-
 „ gage & les portraits de la BRUYERE ?
 „ Quelle main de Maître , quels détails ,
 „ & quelle vivacité ! J'admire ces perfec-
 „ tions ; je vois aussi des marques de bons
 „ sens , & des idées justes dans ses Ecrits.
 „ Jusques là j'approuve la BRUYERE ; mais
 „ je ne souffre pas que ces Ouvrages m'é-
 „ blouissent ou me déguisent ses défauts
 „ sous un faux lustre , & je déclare har-
 „ diment , que j'aperçois en lui peu de
 „ pénétration & peu d'étendue ? Je pense
 „ qu'il s'arrête sur des bagatelles , & qu'il
 „ s'y est trop attaché pour avoir pû con-
 „ templer les objets vraiment seuls dignes
 „ de l'attention d'un génie. Il ne pénètre
 „ que l'écorce des Homes. . . La Ro-
 „ CHEFOUCAULT est pénétrant , profond ,
 „ spéculatif , grand ; & la BRUYERE en
 „ général n'avoit qu'un discernement mé-
 „ diocre & superficiel. Je crois voir en
 „ lui un Satyre dictée par l'animosité.

Je lui répondrai que l'illustre Auteur
 des *Maximes* ne peint pas non plus les
 Homes en beau , & que si lui même eût
 été tel qu'il dépeint les autres , il n'eût
 pas mérité nos hommages. La comparaison
 que fait nôtre Anglois de M. de la BRUYERE,
 & de M. de la ROCHEFOUCAULT , est toute
 à l'avantage de ce dernier , dont les *Maxi-*

mes font exprimées avec beaucoup de précision & de finesse, mais peut être y en a-t-il trop; des traits si déliés & si subtils échappent à la plupart des Lecteurs. D'ailleurs, qu'y apprennent-ils? Que l'amour propre est le mobile de nos sentimens & de nos actions; cette pensée est présentée sous diverses faces, mais dans le fond elle revient sans cesse; elle est come le pivot autour duquel roule tout l'Edifice, & qui le fait mouvoir. *Voilà à peu près tout le fruit de ses recherches sur la Vérité*, come le dit le Critique, ou plutôt de ses recherches sur l'Homme, dont M. de la ROCHEFOUCAULT développe les replis les plus secrets du cœur. Mais ne trouve-t-on, dans M. de la BRUYERE qu'une *Satyre mélancolique, produite par la bile & le fiel*; ainsi que s'exprime le Censeur? Pour moi j'ai trouvé dans les caractères de ce Siècle, des traits pittoresques & originaux, une énergie d'expression admirable, une grande variété de pensées & d'images. Je croiois voir une galerie de tableaux peints par de grands Maitres. M. de VOLTAIRE, bon Juge, en parle à peu près de la même manière; il représente M. de la BRUYERE come un génie créateur & original, qui a conu tous les genres d'Eloquence.

Je vous invite de lire le portrait qu'il

fait de cet Auteur célèbre dans l'article des Ecrivains qui ont illustré le Siècle de LOUIS XIV. Il rend à M. de la BRUYERE la justice qui lui est due, & que la postérité lui rendra. On dit que dans ses Caractères on trouve des traits de Satyre. Cela est vrai; mais en peignant les défauts & les vices des Hommes, pouvoit-il se dispenser d'employer de noires couleurs? Cependant il les ménage & les modifie (*). Il fait avec habileté les plus petites nuances; lisés les portraits qu'il fait de CORNEILLE, de RACINE, de la FONTAINE, vous verrez que s'il porte ses regards sur leurs foiblesses, car les plus grands Hommes en ont, il n'est pas moins attentif à relever & à faire observer leurs grandes beautés; les qualités qui les distinguent & les élèvent au dessus des autres Ecrivains; mais il le fait finement, avec esprit, avec art, & cependant on diroit que c'est la Nature qui parle.

Un Anglois n'entend pas assés bien la

(*) On a aculé M. de la BRUYERE de charger trop ses Portraits, mais il étoit obligé de déguiser un peu ses copies par ménagement pour les originaux. Les Prédicateurs, les Auteurs des Comedies sont forcés par les règles même de l'art à grossir un peu les traits, pour faire plus d'impression.

langue Française pour juger du mérite de nos bons Auteurs, & les comparer entr'eux; c'est come si un François vouloit peser & apprécier le mérite d'ADDISSON, de STELLE & de POPE. Il y a dans les bons Auteurs, soit Anglois, soit François, deux sortes de beautés; l'une consiste dans la Langue & dans l'usage qu'ils en font, l'autre dans le choix des pensées & des sentimens. Un étranger ne peut décider de la première espèce de beauté; parce que toutes les Langues ont un tour & un génie qui sont une espèce de mystère, pour ceux qui ne les ont pas étudiées dès leur enfance.

Cela n'a pas empêché qu'on n'ait traduit en diverses Langues les Caractères de M. de la BRUYERE, parce que tous les Homes se ressemblent plus ou moins, & qu'en faisant le portrait des François, M. de la BRUYERE a fait celui de tous les Peuples. Ces diverses Nations ne difèrent que dans le dehors & les apparences; mais le fond est le même; on voit bien au travers de quelques usages singuliers, qu'elles ont toutes le même Père, ou la même origine, & qu'elles ne composent qu'une même famille; de manière que M. de la BRUYERE peut être considéré come le Précepteur du Genre-Humain. Aussi a-t-il eu

beaucoup de copistes & d'imitateurs : On vient de doner une nouvelle traduction Angloise de son Livre, imprimée à Oxford l'an 1755. Si les *Caractères de ce Siècle* étoient aussi superficiels, que le prétend le Critique, les Anglois, qui se piquent d'être pénétrants & profonds, ne se feroient pas donés la peine de les traduire & des le proposer pour modèle. Pour moi j'admire la pénétration du génie de M. de la BRUYERE, la justesse de ses raisonnemens, le feu & la force de ses expressions.

M. de la BRUYERE, ainsi que les meilleurs Ecrivains, a trouvé, dès que son Livre parut des Critiques amers & pointilleux, & il étoit impossible que celui qui censuroit avec hardiesse les défauts d'autrui ne trouvat pas lui même des Censeurs. M. COSTE prit sa défense, & fit son Apologie l'an 1702, contre M. de VIGNEUL-MARVILLE (*) qui l'avoit ata-

(*) Ce M. de VIGNEUL-MARVILLE n'étoit autre chose qu'un Moine de l'Ordre des Chartreux, qui s'étoit déguisé sous ce nom. Le sien étoit d'ORGONS Vous pensez bien qu'un solitaire ne conoissoit pas assez les usages & les mœurs de ce Siècle, pour juger sainement d'un livre, tel que celui de M. de la BRUYERE.

qué dans ses mélanges de Littérature. Il fit voir que le Censeur se trompoit dans presque toutes ses Remarques Critiques, excepté dans deux ou trois observations sur la Langue Françoisé; mais un Auteur original & d'un génie supérieur ne croit pas devoir s'assujettir toujours aux règles de la Grammaire. Des pensées neuves demandent des tours nouveaux.

La BRUIERE se plaignit amèrement de quelques Critiques, qui l'avoient censuré injustement, & qui lui imputoient, que dans ses *Caractères*, il avoit eû dessein de peindre & de satiriser de bons Ecrivains & des Persones respectables: Dans la Préface de son excellent Discours (*) à l'Académie Françoisé, où il fut reçu l'an 1693 il se justifie de cette fausse acufation; voici ce qu'il dit: *Je ne puis répondre de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point. Je nomme nettement les Persones que je veux nommer, toujours dans la vue de louer leur vertu ou leur mérite: Je désavoue hautement les Clefs qu'on a osé me prêter. Si j'avois*

(*) Cette Harangue est en effet une des meilleures qui se soit prononcée dans l'Académie Françoisé; on y trouve le caractère de plusieurs Académiciens célèbres, & l'Eloge de l'Éloquence.

j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter les noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales, qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine; de trouver enfin mille tours & mille faux fuyans, pour dépayser ceux qui me lisent, & les dégouter des applications. Je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'Home en général, puis qu'elles ressemblent à tant de particuliers, que je ne conois point, & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province &c.

J'avertis sincèrement mes Lecteurs, que dans mes divers portraits, j'ai pris un trait d'un côté, & un trait d'un autre; & de ces divers traits, qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les Lecteurs par la satire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter & des modèles à suivre.

Comme on l'avoit ataqué, non seulement sur ses *Caractères* & ses *intentionous*, mais encore sur son *stile*, la BRUYERE se défend en habile home, & ses raisons sont convaincantes; le succès même de son Livre le justifie. Il s'en est fait neuf Edi-

tions. *Les Censeurs*, dit-il, *prononcèrent de leur tribunal, que mes Caractères étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons je n'en étois pas l'Auteur; ils décidèrent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi; tant ils estimoient impraticable à un Homme, même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.*

Il répond victorieusement à cette critique. En éfet, il est manifeste que ses *Caractères* sont tous de la même main, & qu'une Femme, fut-ce Madame de SEVIGNE', ou Mad. de la FAYETE, qui écrivoient si bien, ne pouvoient avoir cette force & cette énergie; ce stile pittoresque, qu'on admire dans la BRUYERE. A l'égard des *Pensées détachées*, elles ne sont peut être que plus belles, & ne sont que plus d'impression, étant afranchies de ces transitions, qui rendent le Discours froid & languissant, & le stile difus. Les *Pensées* de MONTESQUIEU, de FONTENELLE, de MONTAGNE, & de plusieurs autres Ecrivains célèbres, n'ont rien perdu par le choix qu'on en a fait; il échape tous les jours à des homes de génie des *Pensées*, qui n'ont pas besoin d'étendue pour faire conoitre leur prix; il suffit de les exposer avec précision, & avec justesse.

Aussi l'Abé FLEURI, qui succéda à la BRUYERE dans l'Académie Françoise, l'an 1696, dit que ses *Caractères* sont un original, dont il fera difficile de faire de bonnes copies; qu'on y voit une profonde méditation, une sévère critique, des expressions vives, des tours ingénieux; la hardiesse & la force n'en excluoient ni le jeu ni la délicatesse; par tout règne la haine du vice, & l'amour de la vertu.

L'Abé REGNIER DES-MARAIS, qui répondit à l'Abé FLEURI, ne fit pas un moins bon éloge de la BRUYERE; c'étoit, dit-il, un génie extraordinaire; il sembloit que la Nature eût pris plaisir à lui révéler les plus secrets mystères de l'intérieur des Homes. Avec quelles couleurs ne les a-t-il point dépeints? Ecrivain plein de traits & de feu, Peintre hardi & heureux qui dans tout ce qu'il peignoit faisoit plus entendre qu'il ne disoit.



LES RIVAUX GENEREUX

HISTOIRE (*).

DANS le Château de Saint-Privaz, situé à peu de distance du fameux Pont du Gard, dans le Bas-Languedoc, s'étoit retirée la Marquise de VAUGRENANS après avoir perdu le Marquis son époux. Il avoit été tué à la malheureuse journée de Pavie, où il comandoit l'artillerie de l'Armée Françoisé. Les rares conoissances qu'il avoit aquisées dans l'art militaire, les qualités brillantes de l'esprit & du cœur, qu'il possédoit, dans un degré éminent, avoient rendu sa mort extrêmement sensible à la Cour & dans la Province.

L'éducation d'une Fille unique, âgée de dix sept ans, remplissoit tous les soins de Mad. de VAUGRENANS. Cette Mère tendre, persuadée de l'attention qu'exige un objet aussi important, s'étoit-elle même chargée de l'instruire, & en faisoit ses dé-

(*) Le fond de cette histoire est vrai L'on n'a pas même déguisé les noms des personnes intéressées.

lices, Le tems, qui afoiblit insensiblement tous les sentimens de l'ame, n'avoit point ralenti la tendresse qu'elle conservoit dans son cœur pour le feu Marquis son Epoux ; mais se voyant privée de l'objet qui la fixoit auparavant, elle l'avoit entièrement transportée sur le gage précieux qui lui restoit. La Marquise de VAUGRENANS réunissoit toutes les vertus de son sexe : Elle joignoit à un esprit bien cultivé & à un grand usage du Monde, un caractère heureux, formé pour l'agrément de la Sociéte. Des revenus considerables lui facilitoient les moyens de faire les honeurs de son Château d'une manière distinguée, & de suivre son naturel bienfaisant. Le plaisir délicat d'obliger étoit la seule récompense qu'elle se proposoit, dans les secours que sa main portoit à l'indigence. Par des qualités aussi rares elle excitoit l'admiration de toute la Province ; chacun s'empressoit à lui faire la cour & le Château de Saint-Privaz étoit devenu, pour ainsi dire, le lieu d'assemblée de toute la noblesse des environs. C'est ainsi que le vrai mérite a le droit de captiver les cœurs, sans emprunter aucun de ces secours étrangers, qui cachent souvent, sous des dehors aimables, les vices les plus monstrueux.

La nature avoit donné à Melle de WAUGRENANS les dispositions les plus heureuses : Cultivées avec toute l'attention possible , par la Marquise , cette Mère fortunée jouissoit de la douce consolation de voir que ses soins avoient eû tout le succès qu'elle pouvoit desirer. Rien n'avoit été oublié pour mettre cette jeune personne dans le cas de paroître avec distinction dans le monde , & les progrès rapides qu'elle avoit faits dans toutes les connoissances convenables à son sexe , soutenus par les graces enchanteresses de la beauté, la rendoient digne des vœux de l'Univers.

Parmi les gentilshomes , qui se rendoient à Saint Privaz , le Comte d'AULAN , & le Baron de TREVILLE se distinguoient par leur assiduité. Les charmes de Melle de VAUGRENANS avoient porté dans leurs cœurs l'amour le plus vif. Ils étoient tous les deux dans la fleur de l'âge , & ils joignoient à une physionomie prévenante , les avantages d'une naissance illustre & d'une belle éducation. Leurs ames avoient été nourries dans ces sentimens vraiment distingués , qu'inspire la vertu & la générosité. Possesseurs de grands biens , par la mort de leurs parens , ils faisoient tous les deux une brillante figure. Le voisinage de leurs terres , mais plus en-

core la convenance de leur caractère & de leur façon de penser, avoit formé entre eux une amitié fondée sur une estime réciproque.

Le Comte & le Baron avoient trop de pénétration pour ne pas s'apercevoir qu'ils étoient rivaux; mais chacun d'eux croyant avoir, sur son concurrent, le mérite de la découverte, ils se cachotent mutuellement avec soin les tendres sentimens qui occupoient leurs cœurs. Le respect, les attentions, les complaisances & le langage éloquent des yeux étoient les interprètes de leur amour.

Melle de VAUGRENANS n'étoit pas insensible à l'hommage que ces deux gentilshommes rendoient à ses attraits: Elle s'aplaudissoit du pouvoir de ses charmes, & la conquête des deux plus aimables Cavaliers de la Province flatoit en elle cette petite vanité, si naturelle, en même tems si permise à une jeune personne. Son ame avoit été flotante pendant longtems sur le choix que son cœur devoit faire. La parfaite égalité, qui régnoit en tout point entre le Comte & le Baron, rendoit l'option extrêmement embarrassante. Cependant cette charmante Fille, cédant enfin à ces mou-

vemens secrets, qui ne peuvent être définis, & qui, par une pente invincible, nous portent vers un objet, plutôt que vers un autre, avoit donné la préférence au Comte d'AULAN sur le Baron de TREVILLE; mais renfermant en elle même le penchant qui l'avoit décidée, elle leur laissoit ignorer l'arrêt, que son cœur avoit prononcé. Les égards qu'elle leur témoignoit étoient toujours les mêmes. Par cette conduite uniforme, elle voiloit avec art les sentimens dont elle étoit pénétrée.

Le Comte & le Baron ne pouvoient se flater d'aucun progrès dans leurs amours: Reçus & traités avec une égale politesse, toutes les fois qu'ils se rendoient au Château, ils n'avoient pû s'apercevoir d'aucune distinction; tant étoit scrupuleuse l'attention avec laquelle Melle de VAUGRE-NANS s'observoit jusques dans les moindres actions. Pressés par la violence de la passion qu'ils nourissoient, ils cherchèrent l'un & l'autre, chacun en particulier, à faire la déclaration de leur flamme à l'aimable objet qui l'avoit allumée, mais la vigilance de la Marquise, qui ne quitoit jamais sa Fille, ne fournissoit aucune occasion favorable à l'exécution de leur dessein.

Telle étoit la situation de ces deux

amans, lorsque le Baron de TREVILLE se trouva dans la nécessité de se rendre, avec toute la promptitude possible, dans la ville de Toulouse, pour y assister à la décision d'un Procès, dont le gain devoit décider d'une grande partie de sa fortune. Un contretems aussi facheux portoit une atteinte cruelle à son amour. Les idées les plus affligeantes vinrent s'emparer de son esprit. La considération des brillans avantages qui se trouvoient réunis dans la personne du Comte, le tort que l'absence fait ordinairement, l'obligation où il se trouvoit de s'éloigner de Melle de VAUGRENANS lui faisoient envisager, come un supplice insupportable, le voiage auquel il étoit contraint.

Ces différens objets se combattoient violemment dans son ame; elle étoit agitée par des résolutions toujours nouvelles, qui se succédant avec rapidité les unes aux autres se détruisoient aussi-tôt, qu'elles étoient formées: L'amour seul, le tendre amour restoit victorieux. Le Baron sentoit que le seul moyen de s'affurer la possession de Melle de VAUGRENANS étoit d'en faire, avant son départ, la demande à la Marquise, qui par plusieurs traits qu'elle lui avoit lancés, lui avoit parue être portée en sa faveur. Mais les cir-

constances critiques dans lesquelles il étoit engagé, par le Procès qui l'appelloit dans la Capitale de la Province, le jugement incertain des homes, toujours redoutable même au bon droit, mettoient obstacle à cette démarche. Rapellant enfin à lui toutes les forces de sa raison, il se détermina à se mettre en route.

Le Comte d'AULAN, maître du champ de bataille par le départ du Baron, crut devoir employer toutes ses ressources pour mettre à profit des circonstances aussi favorables à son amour. Il avoit une Sœur, âgée de dix huit ans, qui étoit pensionnaire dans un Couvent de Religieuses à Narbone. La tendresse la plus vive, autorisée par les liens du sang, règnoit entre le Frère & la Sœur. Le Comte, voyant que la vigilance de la Marquise le mettoit dans l'impossibilité de faire l'aveu de sa passion à son adorable Fille, fit réflexion que sa Sœur pouvoit le servir dans cette occasion & devenir la confidente de son amour auprès de Melle de VAUGRENANS. Plein de cette pensée, il ne diféra pas à l'aller chercher lui même.

Une physionomie gracieuse, qui anonçoit la douceur; un esprit d'un tour heureux & facile; un caractère vif & enjoué; un cœur formé par la vertu étoient les

avantages, qui distinguoient Melle d'AULAN. Elle fut menée au Château de Saint Privaz par son Frère & reçue avec une joie extrême par la Marquise & sur tout par sa Fille, dont elle étoit déjà connue, & qui ne tarda pas à se lier avec cette aimable personne par l'amitié la plus tendre : Elles devinrent inséparables.

Le Comte crut qu'il étoit tems de découvrir l'état de son cœur à sa Sœur, & de l'engager à s'intéresser au succès de son amour. Il s'expliqua avec tant de passion, & il paroissoit si transporté, que cette aimable Fille attendrie par la situation où elle voioit son Frère, s'engagea à lui rendre auprès de sa charmante amie tous les bons offices qui étoient en son pouvoir. Elle arriva de bone heure, le jour suivant, au Château de St. Privaz, dans l'intention de remplir la promesse qu'elle avoit faite. La Marquise, qui s'étoit couchée fort tard la veille, étoit encore au lit, & Melle d'AULAN ayant trouvé Melle de VAUGRE-NANS seule dans son cabinet, se hata de mettre à profit l'occasion que le hazard lui offroit.... „ Vous voyez en moi, lui dit-elle d'un air pénétré, la personne du monde la plus embarrassée ; mon bon cœur m'a portée à me charger d'une négociation extrêmement délicate & fort

„ épineuse ; je m'intéresse vivement au
 „ bonheur des perſones qu'elle regarde ,
 „ & en vérité j'oſe dire que, ſi elles ſe
 „ conoiſſoient, auſſi bien que je les co-
 „ nois, leur félicité ne tarderoit pas à
 „ être couronnée.... Votre généroſité me
 „ plaît infiniment , répondit Melle de
 „ VAUGRENANS, & la bonté de vôtre ame
 „ me touche ; à moins que ce ne ſoit un
 „ miſtère , permettez moi de partager avec
 „ vous le mérite de cette bone action....
 „ Actuellement, repartit vivement Melle
 „ d'AULAN, je ſuis aſſurée de la réuſſite,
 „ puis que vous voulez bien être de moi-
 „ tié avec moi dans cette ocaſion : Je
 „ vais vous inſtruire de ce dont il ſ'a-
 „ git, mais promettez moi de ne pas ré-
 „ voquer vôtre parole ; que les difficultés
 „ ne vous éfraient pas ; peut-être me bla-
 „ merez vous de ma démarche... Vous
 „ me faites languir, dit, d'un ton im-
 „ patient, Melle de VAUGRENANS ; je ſuis
 „ ſur les épines ; de grace faites finir mes
 „ inquiétudes ; je vous promets tout. Eh
 „ bien , continua Melle d'AULAN, vous
 „ avez inſpiré à mon Frère la paſſion la
 „ plus vive ; il ne respire que pour vous ;
 „ dans l'impoſſibilité où il a été juſqu'à
 „ préſent de vous faire la déclaration de
 „ ſon amour, il ſ'eſt adreſſé à moi. L'é-

„ tat où est son cœur m'a fait compas-
 „ sion ; de vous dépend le bonheur d'un
 „ Frère, que j'aime tendrement, & dont
 „ la félicité fera toujours la mienne. Son
 „ éloge ne doit pas se trouver dans ma
 „ bouche ; vous seule , en prononçant
 „ l'arrêt de son bonheur ou de son mal-
 „ heur, pouvez le fixer. Mais de grace
 „ faites attention qu'entre vos mains est
 „ remise la décision du fort des deux per-
 „ sones, qui vous aiment le plus dans le
 „ monde.

Melle d'AULAN prononça ces dernières
 paroles d'une voix si touchante, que Melle
 de VAUGRENANS, franchissant tout à coup
 la contrainte qu'elle s'étoit imposée jus-
 qu'alors sur ses sentimens pour le Comte,
 & embrassant tendrement son amie... „ Pou-
 „ vez vous douter, lui répondit-elle, de
 „ mon amitié pour vous & de l'intérêt
 „ qui m'atache à vôtre bonheur ? Il m'est
 „ infiniment cher, & je me reprocherois
 „ toute ma vie la cruauté d'avoir seule-
 „ ment pensé à y porter quelque atteinte.
 „ Pour vous doner une preuve convain-
 „ cante de la sincérité de mes sentimens,
 „ je vais, continua-t-elle en rougissant,
 „ vous développer les secrets de mon cœur.
 „ Je ne vous dissimule pas, que le Comte
 „ d'AULAN a fait impression sur mon amé ;

„ je me suis moi même applaudie plusieurs
 „ fois de l'amour que lui ont inspiré mes
 „ foibles apas; je l'ai toujours distingué
 „ en moi même de toutes les perſones
 „ qui viennent au Château; mais j'ai crû
 „ devoir cacher les ſentimens qu'il m'avoit
 „ inspirés, & les ſoumettre à cette rete-
 „ nue, qui eſt ſi fort recommandée à nôtre
 „ ſexe. Jugez aprésent juſqu'à quel point
 „ vous m'êtes chère; l'aveu que je viens
 „ de faire vous en eſt un ſûr garant;
 „ que je ſerois charmée de pouvoir un
 „ jour vous apeller ma Sœur. Cette qua-
 „ lité manque à l'amité qui me lie déjà
 „ avec vous, & mon cœur la deſire avec
 „ ardeur... „ Cette charmante Fille parloit
 encore, lorſqu'un domeſtique vint les aver-
 tir, qu'elles étoient atendues. On étoit
 ſur le point de ſe mettre à table, & une
 aimable gaieté animoit tous les convivés.
 Le Comte d'AULAN, qui conut à un cer-
 tain ſignal, dont il étoit convenu avec ſa
 Sœur, qu'il pouvoit être aſſuré du ſuccès
 de ſon amour, plein de l'idée flatuſe de
 ſe voir aimé, ſe livra à tout l'enjouement
 que faiſoit naitre en lui la grandeur du
 bonheur dont il jouiſſoit. Il dit des cho-
 ſes ſi jolies, & d'une façon ſi ſpirituelle,
 que chacun acorda à la beauté & à la
 fertilité de ſon génie les éloges les plus

déliçats; mais aucuns ne le flatèrent plus fenfiblement, que ceux qui lui furent donés par fa charmante maitrefse : Son cœur nageoit dans le fein de la félicité.

Après le repas la compagnie se difperfa. Melle de VAUGRENANS & Melle d'AULAN prétextèrent un petit mal de tête , pour é'oi-gner les importuns , & paflèrent toutes feules dans les jardins du Château. Elles s'entretenoient dans un des Boſquets , & Melle d'AULAN , qui juſqu'à lors avoit été l'interprète des ſentimens de fon Frère , ſe plaiſoit à faire répéter à ſa belle amie l'aſſurance de ſa tendreſſe pour lui , lorsqu'il s'oſoit à leurs regards. Melle de VAUGRENANS parut émue ; le Comte ſ'en aperçut & s'étant jetté à ſes pieds , „ Je viens ſa-
 „ voir, lui dit-il, ſi vos ſentimens ſont
 „ conformes à ceux que ma Sœur m'a
 „ anoncés ; elle m'a fait eſpérer un bon-
 „ heur , auquel ma vie eſt atachée, mais
 „ c'eſt de vous ſeule que je veux le te-
 „ nir. Il acompagnoit ſes paroles d'une
 action ſi paſſionée, que ſon aimable maî-
 treſſe en fut atendrie , & come la con-
 verſation qu'elle venoit d'avoir avec la
 Sœur du Comte l'avoit miſe dans une
 diſpoſition favorable, elle ne voulut pas
 ſe contraindre plus longtems & l'ayant
 obligé de ſe relever... „ Ce n'eſt pas au-

„ jourd'hui , lui répondit elle , que je dois
„ déguiser l'impression que vous avez faite
„ sur mon ame. Si vous faites consister
„ vôtre bonheur à posséder mon cœur &
„ ma foi , je mets toute ma félicité à vous
„ doner l'un & l'autre.... Cette déclara-
tion , accompagnée des graces qui étoient
répandues dans toutes les paroles & dans
toutes les actions de Melle de VAUGRE-
NANS , fit sentir au Comte une joie si
excessive , que malgré toute la fertilité de
son esprit , il resta longtems sans pouvoir
trouver des termes assez forts pour l'expri-
mer. Le trouble où il étoit ne peut se
décrire ; sa charmante maitresse lui servit
d'interprète dans ce moment , & se disant
pour lui tout ce qu'il cherchoit à lui di-
re , elle dissipa l'embaras de son amant.
Il se forma entre eux une conversation si
tendre , si spirituelle , qu'il étoit aisé de
voir que l'amour & la joie la dictoit.

Melle d'AULAN , qui étoit témoin de
cet entretien , voyant qu'il prenoit une
forme à ne pas finir si-tôt , & suivant ce
que lui inspiroit son humeur vive & en-
jouée : „ Je vois bien , leur dit elle , que
„ vous n'avez plus besoin de moi ; vous
„ parlez tous deux avec tant de grace ,
„ que ce seroit dommage de faire passer vos
„ paroles

„ paroles par une bouche étrangère ; mais,
 continua - t - elle en embrassant Melle de
 VAUGRENANS, „ je mérite bien quelque
 „ mot de remerciement de la peine de
 „ vous avoir dit la première tout ce que
 „ mon Frère vous dit présentement, car
 „ enfin , il ne fait que répéter les dis-
 „ cours , dont je vous ai moi même en-
 „ tretenue : Vous n'y devez rien trouver
 „ de nouveau ; cependant vous faites -co-
 „ me si vous ne les aviez jamais entendus.
 Cette aimable Fille acompagna ces paroles
 d'un ton si plaisant, que son Frère &
 Melle de VAUGRENANS ne purent s'em-
 pêcher d'en rire. „ Vous saurez , un jour,
 „ lui répondit sa charmante amie, la di-
 „ férence qu'il y a de s'entendre dire par
 „ l'objet qu'on aime, les choses qui ne
 „ nous ont été apprises que par des orga-
 „ nes étrangers ; je souhaite vous rendre
 „ le même service que j'ai reçu de vous ;
 „ & quoique vous m'aimiez tendrement ,
 „ & que je vous aime de même , vous
 „ trouverez bien d'autres charmes dans
 „ les discours de celui pour qui je parle-
 „ rai, que dans les miens.

Il fut résolu que le Comte feroit la de-
 mande de sa maitresse au retour d'un voya-
 ge qu'il étoit sur le point de faire à la

Cour, où les fonctions d'une charge, dont il étoit revêtu, exigeoit sa présence; & ces trois perſones, occupées à une converſation qui témoignoit leur ſatiſfaction réciproque, reprirent lentement le chemin du Château.

Lorsque l'heure de ſe ſéparer fut arrivée, le Comte quitta Melle de VAUGRE-NANS avec ces regrets, qui accompagnent toujours les vrais Amans.

Cependant il faiſoit les préparatifs pour ſon voyage, & en ayant fixé le moment il ſe transporta au Château de St. Privaz, où ſa Sœur étoit retenue depuis quelques jours. Après avoir ſalué la Marquiſe, & en avoir obtenu la permiſſion d'embraffer ſa charmante Fille, il reçut dans ſes bras Melle d'AULAN, qui ſ'y étoit jettée, pour lui faire ſes adieux. Ce fut dans l'inſtant de leurs tendres careſſes, que la paſſion du Comte parut dans toute ſon étendue; car n'oſant les réitérer à Melle de VAUGRE-NANS, il ſembloit qu'il vouloit les faire paſſer juſqu'à elle par ſa Sœur. Il la conjuroit de l'aimer toujours avec des tranſports, qui faiſoient aiſément démêler à ces deux amies, les mouvemens de la nature, d'avec ceux de l'amour. Le Comte partit, & mit des bornes à la triſteſſe qui le ſuivoit, en voyant qu'il laiſſoit un autre lui même auprès de ce qu'il aimoit.

Melles d'AULAN & de VAUGRENANS ne laissoient passer aucun Courier sans lui doner de leurs nouvelles, & ne passoient point de jours sans parler de lui.

Le Baron de TREVILLE, victorieux du Procès qui lui avoit été intenté, reparut à St. Privaz quelque tems après ce départ du Comte. Il résolut de se déclarer à la Marquise & dans un entretien qu'il eût avec elle, il lui avoua qu'il n'y auroit jamais de bonheur pour lui, sans la possession de son aimable Fille.

Mad. de VAUGRENANS parut charmée de la demande qui lui étoit faite; elle assura même le Baron qu'elle le préféreroit à tout autre prétendant. Mais come elle aimoit extrêmement sa Fille, elle l'engagea à obtenir de sa propre bouche le consentement qu'il lui demandoit.

Sur cette assurance le Baron s'imagina qu'il n'y avoit point de difficultés qu'il ne put vaincre; & très satisfait d'avoir la Marquise dans ses intérêts, il ne songea plus qu'à trouver l'ocasion d'entretenir Melle de VAUGRENANS sans témoins. Il n'étoit pas aisé d'y parvenir. Melle d'AULAN fut engagée, par des Dames de ses amies, à une promenade, dont Melle de VAUGRENANS se dispensa à cause d'une légère

indisposition, qui la contraignit de garder la chambre : Le Baron profita de la circonstance & ayant prié la Marquise de passer dans l'appartement de la belle malade, & de permettre qu'il l'y acompagnat, elle y consentit. Après les premières civilités, Mad. de VAUGRENANS, feignant quelques affaires, sortit pour doner au Baron la liberté de s'expliquer.

Il ne laissa pas de se trouver embarrassé; cependant encouragé par la démarche que la Marquise venoit de faire en sa faveur, & jugeant bien que cette occasion ne s'offriroit pas toujours, il se détermina à s'en servir... „ Quoique Melle d'AULAN mérite votre tendresse, dit-il, je ne puis m'em-
 „ pêcher d'envier le bonheur dont elle
 „ jouit, en possédant un cœur come le
 „ vôtre; elle peut à toute heure vous
 „ voir, vous entretenir, vous comuni-
 „ quer ses pensées & recueillir les vôtres;
 „ est-il une félicité plus parfaite?... Melle
 de VAUGRENANS, qui ne prévoit pas
 qu'un discours de cette nature eût un autre but que la galanterie qu'il paroïsoit renfermer, y répondit avec franchise : Si la vue d'une amie, lui dit-elle, que l'on aime tendrement, peut faire cette félicité dont vous parlez, elle doit être entièrement de mon côté, puis que rien au

monde n'est si aimable que Melle d'AULAN & que je ressens un plaisir infini d'en être aimée.

„ Qui ne vous adoreroit pas, s'écria
 „ l'amoureux BARON ? Est-il quelque être
 „ sur la terre qui ait des yeux & du sen-
 „ timent, qui ne se donne à vous pour
 „ jamais, lorsqu'il vous conoitra ? Pour
 „ moi, continua t-il, il n'est plus tems
 „ de vous déguiser l'ardeur de ma pas-
 „ sion : Je ne suis venu que pour la dé-
 „ clarer & vous offrir mon cœur, ma foi
 „ & tout ce que je possède. Ma recher-
 „ che n'est point désagréable à Mad. la
 „ Marquise ; elle m'a permis de vous en
 „ instruire ; mais je ne veux point abu-
 „ ser du consentement qu'elle donne à mes
 „ feux ; c'est par mes soins, mes aten-
 „ tions & mes services, que je veux mé-
 „ riter vôtre cœur. Je me suis flaté que
 „ vous auriez dû voir, que je ne vis &
 „ ne respire plus que pour vous ; mais
 „ vôtre indifférence m'a forcé à chercher
 „ l'ocasion de vous aprendre un secret ,
 „ que mon respect me faisoit souhaïter
 „ que vous pussiez deviner.

Melle de VAUGRENANS avoit été si sur-
 prise de la déclaration du Baron, qu'elle
 le laissa continuer sans pouvoir l'interrom-

pre. Cependant, s'étant remise assez promptement, elle lui découvrit les tendres sentimens qu'elle nourrissoit dans son ame pour le Comte d'AULAN ; les engagements qui étoient déjà formés entr'eux & finit ainsi : „ Je fais que vous êtes plein d'honneur & de probité, & que vôtre recherche est extrêmement glorieuse pour moi ; ce sont ces considérations qui me portent à vous parler sans détour ; vous me ferez plaisir de vous désister de vôtre poursuite, non que je la craigne, mais pour m'éviter des chagrins, qui ne peuvent manquer d'altérer l'estime que je veux toujourns avoir pour vous : „ Je viens de vous la prouver par ma confiance ; c'est à vous à ne pas me forcer de vous ôter l'une & l'autre.

Elle se dispoisoit à entrer dans son cabinet, lorsque la Marquise sa Mère reparut. Le Baron étoit dans une consternation si grande, qu'il paroissoit plutôt une Statue qu'un home vivant. Il fut longtems sans pouvoir prononcer une parole, quelques questions que lui fit la Marquise. Enfin, contraint de lui répondre. „ Vous voyez, „ Madame, lui dit-il, l'home du monde „ le plus confus, & quoique je sente parfaitement que je ne dois rien espérer, „ Melle de VAUGRENANS vient d'augmen-

„ ter mon amour d'une façon, qu'il n'est
 „ plus en mon pouvoir d'y mettre des
 „ bornes.

Cette aimable Fille se jeta aussi-tôt au cou de sa Mère & l'embrassant tendrement, elle lui dépeignit avec tant de naïveté les comencemens du gout qui l'avoit portée à se décider en faveur du Comte d'AULAN, les progrès que cet amour naissant avoit fait dans son ame, les engagements auxquels elle s'étoit soumise, dans leur entrevue du jardin, en présence de Melle d'AULAN, que la Marquise, qui ne vouloit pas violenter sa Fille, lui rendant les careffes qu'elle en recevoit, ne put s'empêcher de doner les mains au choix qu'elle avoit fait de son propre mouvement, d'autant plus que conoissant toutes les belles qualités qui se trouvoient réunies dans la personne du Comte, elle n'auroit pû opposer à l'inclination de sa Fille, que la violence de l'autorité maternelle. Cependant, come elle se sentoit portée pour le Baron, elle n'oublia rien pour ranimer l'espoir dans son cœur, en lui représentant, en particulier, que la persévérance surmontoit les obstacles les plus difficiles. Après ce court entretien la Marquise sortit, suivie du Baron.

Quoi qu'il fut persuadé par ce qu'il avoit entendu , que Melle de VAUGRENANS ne changeroit jamais, & qu'il fut convaincu par lui même , que l'amour qu'elle avoit fait naître ne pouvoit plus s'éteindre, il entra dans les sentimens de la Marquise ; tant il est naturel de se flatter, dans ce qu'on souhaite avec ardeur ! mais en même tems il l'assura ; qu'il ne vouloit employer que ses soins & ses respects pour vaincre son rival ; que les stratagèmes étoient indignes d'un honête homme, & qu'enfin il ne vouloit disputer le prix, que par des voies honorables & légitimes.

Mad. de VAUGRENANS donna de grands éloges à la générosité de ces sentimens, & le Baron, qui avoit résolu d'agir avec le Comte d'une manière aussi noble qu'extraordinaire, ne quita la Marquise que pour écrire à son rival.

Tandis qu'il cherchoit des termes pour exprimer ce qui se passoit dans son cœur, Melle de VAUGRENANS épanchoit le sien avec Melle d'AULAN, qui étoit rentrée dans le Château presque au moment que le Baron en sortoit. Cette aimable Fille, dont le cœur étoit libre de toute passion, avoit doné la préférence au Baron de TREVILLE sur tous ceux qui venoient à St. Privaz,

& si elle eût été maitresse de se choisir un Epoux, lui seul eût eû cet avantage : Elle n'avoit point d'amour, mais elle souhaitoit qu'il l'eût aimée. Ce mouvement de dépit s'étant joint aux intèrêts de son Frère, elle aprouva la réponse de son amie, & lui conseilla d'instruire le Comte de ce qui se passoit, afin qu'il prit ses mesures pour venir détruire par sa présence les espérances du Baron.

Les deux lettres parvinrent au Comte par le même Courier ; mais elles produisirent des effets bien différens dans son ame. L'amour l'emportant sur la curiosité, il lut d'abord celle qui lui étoit écrite par sa charmante maitresse, & aprenant que le Baron étoit son rival, il ne pouvoit comprendre qu'il se crût permis de lui écrire ; mais s'imaginant qu'il étoit peut-être dans le dessein de lui disputer Melle de VAUGRENANS par la voie des armes, il ouvrit sa lettre avec la vivacité d'un home, qui brule de combatre. Quelle fut sa surprise de la trouver remplie des sentimens les plus généreux, & les plus dignes de louanges ; elle finissoit ainsi : „ Sans rien
 „ tramer contre les intèrêts de vôtre amour,
 „ je ferai parler le mien : J'en rendrai les
 „ preuves les plus éclatantes qu'il me sera
 „ possible, & par la franchise & la géné-

„ rofité de mon procédé, je vous con-
 „ traindrai tous deux, du moins à me
 „ plaindre, fi vous ne pouvez m'aimer.

Les mouvemens dont le cœur du Comte étoit agité ne peuvent être décrits. Il fe trouvoit malheureux d'avoir un concurrent auffi dangereux ; come il le conoiffoit rempli d'honneur, il ne douta pas qu'il ne fe conformat à tout ce qu'il lui marquoit ; mais plus il lui favoit de mérite, plus il lui paroiffoit redoutable. Il n'imagina point d'autres moyens, pour terminer fes allarmes, que d'allér chercher aux pieds de fa maitrefle la confirmation de fon bonheur, & la ruine de fon rival. Après avoir pris cette réfolution il ne songea plus qu'à obtenir de la Cour un congé qui lui fut acordé fans difficulté, fur l'exposé de différentes caufes très plaufibles, qu'il eût foïn d'alléguer pour faire envisager come néceffaire fa présence dans fes terres. Aufi-tôt il prit la pofte & fe rendit en Languedoc. Quoique le jour de fon arrivée eût été anoncé par un Domestique, qui l'avoit précédé, cependant fon retour furprit agréablement fa Sœur, Madame & Melle de VAUGRENANS. L'air tendre & passioné que cette aimable Fille faisoit paroître anonçoit au Comte tous les avantages de fon bonheur. A peine les premié-

res civilités étoient remplies, qu'on vit arriver le Baron. Il ne fut pas plutôt descendu de sa voiture, qu'embrassant avec les témoignages d'une véritable amitié, le Comte, qui s'étoit avancé pour le recevoir : „ Le voici, lui dit-il, ce rival qui „ veut être vôtre ami malgré vous, & „ qui vient s'y livrer avec une franchise „ digne d'un meilleur fort.. Cette façon d'agir avoit quelque chose de si noble, que le Comte crut devoir y répondre avec la même cordialité. Comme il ne se trouvoit dans ce moment aucune personne étrangère dans le Château, ils convinrent entre eux de faire terminer la décision de leurs espérances. A peine étoient-ils entrés, que le Comte adressant la parole à la Marquise ; „ Vous voyez, Madame, lui dit-il, „ deux amans, deux rivaux qui sans „ cesser d'être amis, viennent apprendre „ de vôtre bouche l'arrêt qui doit fixer „ leur sort. Nous adorons tous deux Melle „ de VAUGRENANS, & nous faisons également consister la félicité de nôtre vie „ dans la possession de cette charmante „ personne.

„ Vous faites tous deux, répondit „ Mad. de VAUGRENANS, beaucoup d'honneur à ma Fille; la tendresse que j'ai „ pour elle, le desir de la voir heureuse,

„ la crainte de gêner son inclination m'em-
 „ pêchent de prononcer moi même dans
 „ cette occasion : Vous êtes tous les deux
 „ tellement partagés de tous les avanta-
 „ ges , qui pourroient occasioner quelque
 „ préférence , que le choix devient en
 „ même tems glorieux & embarrassant.
 „ Vous me permettez donc de vous ren-
 „ voyer à sa décision ; elle est la seule
 „ véritablement intéressée dans l'affaire dont
 „ il s'agit ici. Son bonheur me paroît
 „ également assuré, sur lequel de vous
 „ deux, que son choix tombe.

Melle de VAUGRENANS s'abandonnant
 aux tendres mouvemens qu'elle ressentoit,
 & profitant de la permission qui lui étoit
 donnée par la Marquise, ne rougit point
 de déclarer hautement, qu'elle aimoit le
 Comte d'AULAN, & que la préférence qu'elle
 lui donoit sur le Baron n'étoit que l'effet
 de cette fatalité invincible, qui détermine
 les cœurs, & qu'elle n'avoit pû surmonter.

Le Comte ne put être le maître des
 transports de sa joie ; il se jeta aux pieds
 de sa charmante maîtresse & lui prenant
 les mains, qu'il baisoit avec ardeur, il l'a
 remercia d'une manière si passionnée de s'ê-
 tre déclarée pour lui, qu'il sembloit avoir
 douté de son bonheur jusqu'à ce moment.

Le Baron les regardoit, l'œil triste, le

visage abatu & l'ame dans la situation la plus douloureuse. Le Comte leva enfin les yeux & ayant par hazard porté ses regards sur son rival, il le vit come un homme prêt à mourir. Son état le fit ressouvenir qu'il avoit été spectateur des marques d'amour qu'il venoit de doner & de recevoir. S'étant promptement relevé, il courut à lui & le pressant dans ses bras :

„ Mon cher Baron , lui dit-il, pardonez
 „ à un amant , à qui l'excès de son bon-
 „ heur vient de faire oublier toute la na-
 „ ture. Mais come la douleur d'un rival
 ne fait qu'augmenter la félicité de l'amant aimé, de quelque générosité que l'on se pique, le Comte ne fit réflexion au chagrin, qui agitoit le Baron, qu'autant qu'il le falloit pour montrer la noblesse de ses sentimens ; & son amour reprenant l'empire, il se livroit à une satisfaction que lui seul pouvoit sentir & exprimer.

- Melle d'AULAN ne pût voir l'acablante situation où le Baron étoit plongé, sans en être touchée ; quelques larmes couloient de ses beaux yeux : Il s'en aperçut, & se sentant émû par la reconnoissance, il la lui témoigna en des termes si vifs, que cette charmante Fille en fut encore plus attendrie. Le Baron fut frappé de ses sentimens, & l'examinant avec attention, il l'a trouva

si digne d'être aimée, qu'il se fit à lui-même un secret reproche de ne pas lui avoir donné son cœur, plutôt que de le livrer à la malheureuse passion qui le tourmentoit. L'intérêt particulier que Melle d'AULAN prenoit au malheur du Baron, n'échapa pas à la pénétration du Comte & de Melle de VAUGRENANS.

Cependant la Marquise, cédant à l'impatience des deux amans, permit à sa Fille de faire le bonheur du seul home, qu'elle aimoit. Le Comte vit arriver cet heureux moment avec des transports, qui firent bien conoitre l'excès de son amour. Tandis qu'il passoit les momens les plus délicieux dans les bras d'une épouse qu'il adoroit, le Baron livré aux pensées les plus affligeantes, s'étoit retiré dans ses terres, où il menoit une vie empoisonée par le souvenir d'une passion qu'il ne pouvoit éteindre.

Le Comte & la Comtesse d'AULAN, sensibles à la cruelle situation qui déchiroit son ame, pénétrés d'ailleurs de la générosité avec laquelle il s'étoit comporté, lui envoyèrent un exprès, pour le prier de se rendre au Château de St. Privaz. Il ne put tenir contre un tel message, & volant où son cœur l'appelloit, il se trouva dans les bras du Comte come un home

éperdu. Melle d'AULAN, qui l'examinait, sentit naître dans son cœur des sentimens, que partageoit l'amour & la compassion. La Comtesse tira le Baron de la rêverie profonde dans laquelle il étoit enseveli & le conduisit dans son cabinet: Le Comte y entra avec eux, après avoir parlé bas à sa Sœur, qui ne les suivit pas. „ Les „ sentimens, dit la Comtesse, que vous „ méritez si bien & que nous sommes les „ maîtres de vous témoigner, doivent „ vous consoler de ceux qu'il vous étoit „ impossible de m'inspirer; mais pour ren- „ dre cette consolation solide & nous unir „ par tous les nœuds qui sont en nôtre „ puissance, nous voulons vous marier. „ Le Comte n'écoutant que son estime pour „ vous, veut bien que je ne suive pas les „ règles qui s'observent dans ces occasions & „ que je vous offre en Melle d'AULAN une „ Epouse digne de vous... Oui, mon cher Baron, s'écria le Comte en l'embrassant, si j'avois quelque chose de plus précieux à vous offrir, pour réparer la perte que je vous ai causée, je vous le sacrifierois avec joie. Faites y vos réflexions & nous donnez bientôt la satisfaction de nous voir liés par des chaînes, que rien ne puisse jamais rompre.

Des réflexions, s'écria le Baron! Est-il

permis d'en faire sur des ofres de cette nature ? Je n'ai point à réfléchir pour accepter le don précieux que vous me voulez faire ; j'en conois tout le prix , mais je veux le mériter. Melle d'AULAN doit seule occuper le cœur d'un honête home ; je ne vous demande que le tems nécessaire pour pouvoir lui doner le mien tout entier , & le dépouiller des voiles dont il est ofusqué.

Cette demande étoit si raisonnable , que le Comte & la Comtesse ne purent l'en blamer ; ils s'embrassèrent tous trois & furent rejoindre Melle d'AULAN. Le Baron voulant sérieusement éteindre sa malheureuse passion , & répondre à la confiance du Comte , s'attacha dès ce jour à son aimable Sœur , & lui rendit des soins affidus. Cette charmante Fille , qui l'aimoit véritablement , fut si bien ménager l'esprit & le cœur de son amant , qu'elle y prit la place de la Comtesse avec un empire si puissant , qu'elle fut contrainte d'oublier qu'elle ne l'avoit pas occupée la première. Lorsque le Baron se vit dans cette situation , il pressa le Comte & la Comtesse de le rendre heureux , & il épousa Melle d'AULAN avec toute la fatisfaction d'un home véritablement amoureux. Cette union

union fut célébrée par les fêtes les plus brillantes & par le concours de toute la noblesse qui voioit avec admiration les tendres nœuds, par lesquels se lioient les amans les plus fortunés, & les Rivaux les plus généreux.





A B R E G E'

*De l'Histoire de la Fondation de l'Abaye
de HAUTERIVE, avec la Succession de ses
Révérendissimes Abés.*

HAUTERIVE, Abaye de l'Ordre de Citeaux, dans le Canton de Fribourg en Suisse, situées sur le bord de la Sarine, à deux petites lieues de la Capitale, vers le Midi, fut fondée en 1137. par GUILLAUME Comte de Glane, issu de la maison des anciens Comtes de Vienne en Dauphiné. Il étoit Fils de PIERRE & Frère de GUILLAUME de Glane, tous les deux cruellement assassinés en 1126, près de Payerne, avec GUILLAUME Comte de Vienne & de Soleure, Seigneur de Salins, & plusieurs autres Seigneurs.

L'on voit encore aujourd'hui, dans l'endroit où la Glane entre & se joint à la Sarine, le reste des masures de son Château, qui étoit entouré d'un grand fossé du côté du vent. Il fit démolir & conduire les pierres de ce Château à une demi lieue, pour être appliquées à la conf-

truction de l'Eglise, dans l'endroit où elle existe présentement, apellé Hauterive, à cause du grand & haut rocher qui borde la Sarine & en fait la rive orientale. Ce GUILLAUME Comte de Glane, Fondateur, (dont on conserve encore la bague d'or dans l'Abaye) y finit ses jours en habit de Frère convers, au mois de Février de l'année 1142. & fut enseveli solennellement dans un Mausolée, qui se voit dans l'Eglise à côté du grand Autel: On y célèbre toutes les années son Anniversaire. Ses armes, savoir un Lion couronné rampant, sur fond de gueule, parsemées de petites croix d'argent, écartelées avec celles de l'Ordre, sont celles de la Maison.

Elle reconoit entre ses principaux Bien-faiteurs JEAN Comte de Bourgogne, & Seigneur de Salins, qui lui fit en 1248 une Donation à perpétuité de 100. foudées de Sel, à percevoir annuellement sur les Salines de Salins, franchises & exemptes de tous impôts & péages: AIME', Fils de THOMAS Comte de Savoye, qui en 1233 légua annuellement & perpétuellement six Livres Lausanoises, à retirer sur les quatre moulins qu'il avoit sous la Tour de Moudon, pour la pension & entretien annuel d'un Religieux: AMEDE'E, Comte

de Genève, les Comtes de Neuchâtel & de Gruyères: Les Barons de Montsalvan, de Pont, de Blonay, de Montagni: Les Seigneurs d'Arconciel & d'Illens; les de Corbières, de Troisvaux, de Chexbres, d'Estavayer, de Font, de Marliez, d'Espendes; les Seigneurs de Billens, de Grosley, de Villaz, de Curtion, de Nurvoz, de Duens, d'Avry, de Praroman, &c.

L'Abaye de Hauterive a immédiatement sous sa Direction, tant pour le spirituel, que pour le Temporel, deux Abayes de Religieuses du même Ordre, l'une appelée la *Maigrauge* près des remparts de la Ville de Fribourg, & l'autre dite la *Fille-Dieu*, sous Romont. Elle en avoit avant le changement de Religion, une troisième de Religieux, dans le Canton de Zurich, nommée *Capella*, autrement *Cap-pelen*.

Son premier Abé s'apelloit GERARD, Religieux de Clairvaux & Disciple de ST. BERNARD, qu'il eût l'honneur de recevoir à Hauterive à son passage, allant au Concile de Constance. Il fut envoyé avec douze Religieux depuis l'Abaye de Chairlieux en Bourgogne, pour fonder la Maison en 1137. avec la permission & aprobation de GUIDO. Evêque de Lausanne. Le Révérendissime EMANUEL THUMBÉ', d'une Fa-

mille distinguée de l'Etat Souverain de Fribourg, en étoit le 53me, élu canoniquement par ses Religieux le premier Avril 1754. Il mourut le 23. Août 1761.

Les principales rentes de cette Maison proviennent de très bones Montagnes qu'elle possède, relevantes de son Fief & Jurisdiction, riére le Pays & Val de Charmey; de belles Vignes qu'elle a dans les meilleurs quartiers du Pays de Vaud, savoir aux Faverges, riére St. Saphorin, en Arans, Merlet, Chardone & Carjaux, outre plusieurs Fiefs & Dixmes, avec quatre grands Domaines à Grangeneuve, Vuisternens, Sales, riére Attalens & Montinant. Elle a toute Seigneurie & omnimode Jurisdiction sur les Villages de Posieux, Neyrus & Onnens, & mixte, avec LL. EE. de Fribourg, dans ceux de Prez, Escuvillens & Lovens, ayant pour ses ressortissans une Justice établie à Neyrus, sous la Présidence d'un Châtelain.

L'Empereur ALBERT I. de ce nom, avoit conféré l'Avoyerie, soit droit d'Avocatie sur l'Abaye d'Hauterive, ainsi que sur toutes ses Possessions, Familles, Albergeurs & Sujets à GUILLAUME Comte & Seigneur d'Arberg, que feu ULDRIC. son Père, & ses Ancêtres les Comtes de Neû-

châtel avoient déjà tenuë & reconue mouvante de l'Empire, se confiant, *que par sa prudence & loyauté, il protégeroit & défendroit courageusement & fidèlement la dite Abaye*, il le constitue, & ses héritiers, come Tuteur, Protecteur & Avoyer de la Temporalité de ce Monastère par Lettres datées de 1299. Elle appartient aujourd'hui à LL. EE. de Fribourg, par le libre choix que le Monastère en a fait pour ses Hauts Protecteurs & Avoyers, après avoir aquis le droit de son Avocatie de Dame AGNE's, Sœur de PIERRE, Comte de Gruyères, & Dame d'Arconciel & d'Illens, relicte de NICOLAS D'ENGLISBERG, Chevalier; de JEAN D'ENGLISBERG son Fils, Contesson, NICOLE & ALEXIE, ses Filles, par consentement & ratification du dit PIERRE, Comte de Gruyères leur Oncle en 1312. & après s'être afranchi & rédimé par des sones considérables d'argent, de LOUIS Comte de Savoie & Seigneur du Pays de Vaud en 1346; d'AMÉDEE, Comte de Savoie en 1364. ensuite de PIERRE, Comte d'Arberg & Seigneur d'Illens & d'Arconciel en 1368. & enfin par l'entière adjudication qui lui en a été faite par JEAN, Comte de Fribourg & de Neuchâtel, Seigneur de Champlite, dans le fameux Proces contre le Comte de Sa-

voie décidé à Grai le 17. Septembre
1455.

BERCTHOLD, Duc de Zeringue, Gouverneur de Bourgogne & Fondateur de la Ville de Fribourg, prit cette Abaye en spéciale protection, & exempta la maison qu'elle possède & avoit déjà dès ce tems là fait bâtir dans cette ville, de tous impôts & loix séculières; confirmant au surplus & concédant tout ce qu'elle avoit pour lors & dont elle se trouvoit invétuë, riére son Domaine & Mandement, & cela sous peine aux contrevenans d'encourir sa disgrâce & son indignation.

Il lui fit de même donation de toutes sortes de tributs par toutes ses terres & domaines, l'exemptant, avec les autres Abayes de l'ordre des Citeaux existantes dans son Gouvernement, de tous péages, douanes, gabelles & umguelt, en présence du Bienheureux **AMEDR'E**, pour lors Evêque de Laufane & de plusieurs autres, par Lettres scellées du grand Sceau du Duc **BERCTHOLD** en l'Année 1157.

Les Fribourgeois, à l'instance des Barons de Fribourg, obtinrent permission de **ROGERIUS**, Evêque de Laufane & Nonce Apostolique, par avis & consentement de **HUGUES**, Doyen de Fribourg, de pou-

voir se faire ensevelir & élire leurs sépultures dans les Abayes d'Hauterive, d'Humillimont, autrement Marsens, & de Paierne, sans préjudice des droits du Prêlat & du Prêtre, soit Curé du lieu, par Acte scellé par le dit Evêque, le jour de la Dédicace de la grande Eglise de Fribourg, l'an 1182. Les Comtes HERMANN ou HARTMANN, Comte Palatin & de Bourgogne, & HARTMAN le jeune, Comte de Kybourg, lui donèrent demême diverses Lettres de protection & bienveillance en 1253.

LOUIS de Savoie, Seigneur du Pays de Vaud, prit aussi cette Abaye en protection singulière & en sa sauvegarde, qualifiant les Religieux d'Hauterive de ses Bourgeois en 1293.

L'Avoyer, Conseil & Communauté de Fribourg l'avoient en spéciale amitié & protection, pour avoir contribué de tous ses moyens à la construction de leur ville, par Lettres de 1360 & 1365.

C'est aux Religieux de Hauterive, & non aux Moines de Hauteret: (come veut le dire, sans en donner aucune preuve, M. RUCHA, dans son Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique du Pays de Vaud) que l'on est redevable de la plantation de la vigne, sinon dans tout le Pays, du moins dans un

des meilleurs quartiers de la Vaud, puis-
 que ils font confter par actes autentiques
 avoir obtenu de GUILLAUME de Glane,
 leur principal Fondateur, en l'Année 1137.
 les Faverges au deffus de St. Saphorin (*),
 & fon Allod de Pully (**); & qu'en la
 même année GAUCHER, Seigneur de Blon-
 nay, & GUILLAUME de Blonay fon Frère
 donèrent à Dieu, & à l'Eglise de Haute-
 rive la dime des Vignes, que les Frères
 Religieux dudit Hauterive avoient plantées
 auprès de St. Saphorin (†). Les témoins

(*) Guillelmus Dominus de Glana dedit in
 manu Guidonis Laufannensis Episcopi, Deo & Ec-
 clesie Altæripæ Fabricas Sancti Simphoriani Hoc
 donum fecit inter cætera dona quæ fecit in Altario,
 in die dedicationis Ecclesie primæ. Testes sunt Gi-
 roldus Decanus de Belfo &c.

(**) Guillelmus Dominus de Glana dedit Ec-
 clesie Altæripæ totum Allodium suum de Pullie.
 Testes sunt Pentius Sacerdos d'Escuvillens &c.

† Gaucherus Dominus de Blonay & Guil-
 lelmus frater ejus dederunt Deo & Ecclesie Altæ-
 ripæ decimam Vinearum. quæ fratres ejusdem do-
 mûs plantaverunt apud Sanctum Simphorianum,
 quam, videlicet decimam, ab Episcopo in feodo tene-
 bant Testes sunt Emerradus & Giroldus De-
 cani de Laufanna, Nerduinus de Gomoens,
 Joannes Abbas de Tela & Joannes & Bartho-
 lomeus de Viveis & Raymondus de Chebri.

de cette Donation font EMMEROD & GI-
 ROLD, Doyen de Laufane, NORDUIN de
 Gomœns, JEAN Abé de Thiéle, autrement
 Monterons, JEAN & BARTHOLOME' de Vi-
 veis, & RAYMOND de Chexbres (*):
*Ancien Livre des Donations en parchemin
 Manuscript. page 1.*

Les Evêques de Laufane, du Fief des-
 quels relevoit la dixme des dites Faver-
 ges, confirmèrent à l'Abaye d'Hauterive
 cette Donation & afranchissement, à l'é-
 xemple de leurs Prédéceurs GUY, AME-
 DE'E, LANDRIC & ROGERE; nommément
 BERCHTOLD en 1216. VUILLERME en

(*) Raimundus de Chebri dedit campum
 juxta vineam de Favargiis & decimam ejusdem
 campi, pro tribus nummis censualibus in nativi-
 tate Domini reddendis. Dedit etiam sine aliqua
 retentione quidquid habebat, vel calumniabatur in
 vinea *noviter plantata* &c. Testes sunt Marti-
 nus Abbas de Marsens, Uldricus & Pontius Sa-
 cerdotes de Sancto Simphoriano, Lambertus Mi-
 les de Jaunie

Raimundus Major de Chebri conquerebatur
 de vinea *noviter pastinata*, & de nemore quod
 dicitur foresta, sed acceptis XV Solidis, de
 omnibus calumniis suis fecit pas-efin, pro an-
 nuo censu trium nummorum reddendorum in Na-
 tivitate Domini. Testes sunt Uldricus Sacerdos,
 & Uldricus & Joannes Ministri, & Girolodus de
 Posdor.

1223, BONIFACE en 1232. JEAN I. en 1252. JEAN II. en 1270. & VUILLIEME en 1275. Ainsi que GUILLAUME, Comte de Genève & RODOLPHE son Fils en 1224. GALCHER, Fils de PIERRE, Seigneur de Blonay, l'avoit fait en 1216. AIME', Seigneur de Blonay en 1232. RODOLPHE, Seigneur d'Orons en 1233. avec JEAN Chanoine de Lausanne & RODOLPHE DONZEL d'Orons ses Fils, de rechef en 1248. RODOLPHE, Comte de Gruyère, du consentement de Dame CECILE sa Femme, de ses Fils, VUILLERME, Chanoine de Lausanne, & PIERRE de Gruyère & AMBROSIE sa Femme, & d'AGNES sa Fille en 1238. ANDRE' de Pontperro ratifia aussi cette Donation en 1249. de même que PIERRE de Gruyère Chevalier, Fils du Comte RODOLPHE, par l'avis & consentement de Dame AMBROSIE sa Femme, de PIERRE son Fils, & VUILLERMETTE sa Belle Fille, & de ses Filles JEANNETE, PERRETTE & COLOMBE en 1267.

L'Abaye de Hautcret, du même Ordre, & fondée près de Paleysieux, presque en même tems que celle de Hauterive, possédoit le Mas du Burignon, anexée aujourd'hui au Bailliage d'Orons, séparé de celui des Faverges par un sentier. Les premiers

Religieux de ces deux Abayes ayant été apellés de Bourgogne, il est à préfumer qu'ils ont fait venir les premiers plans, soit sèps de Vigne de leur Pays. Celle de Hauterive, à teneur des Alliances & Concordats faits entre les deux Illustres Cantons de Berne & de Bribourg, depuis la conquête du Pays de Vaud, jouit de toutes les Franchises & Privilèges, sous la douce & gracieuse Domination de LL. EE. de Berne, qu'elle reconoit pour ses Souverains Seigneurs, Hauts Protecteurs, & Bienfaiteurs, de la grace & bienveillance desquelles elle a encore obtenu le 9. Février 1736. la liberté des vendanges, & franchise des Bamps à ce sujet, pour son Mas des Faverges ; l'exemption de Péage, pour tous les Vins de son crû dans tout le Pays de Vaud, le 28. Avril 1744. & la permission de pouvoir aquérir riére le Bailliage de Laufane pour les mêmes somes qu'elle pourroit trouver convenable d'aliéner, sans aucune amorterisation, par compensation de Fiefs & Censes, par Sentence de l'Illustre Chambre Oeconomique du 2. Juillet 1762.

Les autres Vignes que Hauterive possède riére les Bailliages de Laufane & Vevey n'ont pas été plantées par ses Religieux. Celles d'Arans ont été aquises avec

Laudation de JEAN Evêque de Laufane l'an 1261. & suivans.

Celles de Merlet, rière la Tour de Peyl en 1297. & suivantes avec Landation d'AMEDE'E Comte de Savoie & du Prieuré de Bury.

Celles de Chardone ont été données par GUILLAUME de Fuyens & (*) GUIBERT son Frère, lorsqu'ils se firent Religieux à Hauterive au comencement de sa Fondation; & AIME', Seigneur de Blonay, lauda ensuite cette Donation en 1243.

L'Allod de Pully doné à Hauterive ci-dessus par son Fondateur GUILLAUME de Glane, & réduit du depuis en Vigne, a été remis en échange au Prieuré & Couvent de Payerne en 1318. Cependant Hauterive s'étoit réservé demi muid d'Oignons de cense: Mrs. les Gouverneurs de Payerne jouissent aujourd'hui des Vignes de Pully, au nom de LL. EE. de Berne.

(*) Guillelmus de Fuiens & Guibertus frater ejus dederunt Sanctæ Mariæ Altæripæ se ipsos & secum filios suos, & quidquid Jure hereditario possederunt in valle de Chardonna, in familiis, in hominibus, in terris, in redditibus, absque omni retentione. Testes sunt Petrus & Julianus & Pantelmus de Fuiens frater eorum Monachi &c.

L'Abaye de Hauterive a obtenu plusieurs exemptions & privilèges, par des Bulles particulières accordées en divers tems par les Pontifes de la Cour de Rome; notamment par INNOCENT II. en 1141. EUGENE III. en 1146. LUCIUS III. GREGOIRE IX. INNOCENT IV. GREGOIRE X. JULES II. LEON X. MARTIN V. &c.

INNOCENT III. permet aux Révérends Abés de Hauterive de pouvoir se servir des témoignages de leurs Religieux, en leurs propres causes, tant civiles que criminelles; afin que par défaut de témoignage, leurs droits ne dépérissent; il leur accorde en outre plusieurs autres immunités, touchant l'exemption des Sinodes & Justices séculières, la réception des Novices, l'Élection des Abés, la Bénédiction & Consécration des Autels & l'Ordination des Religieux &c. en 1198.

MARTIN V. par une Bulle datée de Genève, la première Année de son Pontificat, octroie au Révérend PIERRE d'AVRY Abé de Hauterive, par privilège spécial & particulier, ainsi qu'à tous ses Successeurs, le droit d'user de la Mitre, Anneau Pastoral, & autres Ornemens Pontificaux, & de pouvoir donner la Bénédiction solennelle après les Messes, Vêpres & Matines, tant au dit Monastère & Priorés; qu'aux Egli-

ses paroissiales & autres dépendantes d'icelui, pourvû qu'il ne s'y trouve quelque Nonce Apostolique ou Evêque.

Les Eglises paroissiales, dépendantes de l'Abaye de Hauterive, qu'elle est en droit de faire desservir par ses propres Religieux, ou par des Vicaires, ad nutum amovibles, sont au nombre de cinq, savoir Escuvillens, Onnens, Cugy, Lentigny & Nuvilly. Les trois qu'elle avoit encore anciennement étoient celles de Troisvaux & Cormondes, dans le Canton de Fribourg, Diocèse de Laufane & celle de Rota ou Roca, dans le Diocèse de Constance.

Le Concile de Bâle, tenu en 1446. fit aussi un Mandement en faveur de l'Abaye de Hauterive, par lequel est comandé au Prévôt de l'Eglise Collégiale de Soleure, de s'informer de certaines injures comises contre cette Abaye & de procéder par censures ecclésiastiques contre les coupables, sans aucun apel.

Les Evêques de Laufane signalèrent aussi leur zèle, pour l'avancement de l'Abaye de Hauterive, en faisant plusieurs Donations & confirmant toutes celles, qui avoient été faites par leurs Prédécesseurs & Diocésains, nommément GUIDO, en 1142. LANDRIC en 1162. & 1173. BERTHOLD en 1220. GUILLAUME, en 1227.

& JEAN en 1252. outre le Révérendissime & Illustrissime Evêque JEAN de WATTEWILLE , qui comanda en 1646, à tous ceux de son Diocèse, tant Eclésiastiques que Séculiers, de laisser parvenir aux Religieux & Religieuses de l'Ordre la Dixme des Noales, ès lieux où lesdits Religieux & Religieuses perçoivent la Dixme.

On ne croit pas devoir omettre, que l'Abaye de Hauterive a fourni des Homes illustres, tant par leur science, que par leur piété & leur vertu. Sans parler du fameux GUILLELMUS ALTARIPANUS, soit GUILLAUME, Religieux de Hauterive, assez connu dans toute l'Allemagne par ses Missions & Prédications Apostoliques, on remarque GERARD, premier Abé, Disciple de St. Bernard, mort en odeur de Sainteté en 1157; HUGUES de Pont, cinquième Abé, aussi illustre par sa piété, que par la noblesse de son origine; ULDRIC, Baron de Pont, son Frère, d'une insigne vertu, mort en simple habit de Convers; PIERRE de Pont, de la même famille, Religieux de Hauterive fut nommé Evêque de Bellay en Bugey, en 1209. PIERRE de l'Illustre Maison des Comtes de Gruyères, quinzième Abé, vivoit en 1252. RODOLPHE, Fils du Baron de Blonay, vingt cinquième

cinquième Abé, mort en 1368. JEAN d'Affry, élu Abé en 1389. PIERRE d'Affry trentième Abé qui fit présent à l'Eglise Collégiale de Fribourg, à la réquisition du Sénat & du Clergé, d'une partie de l'os du bras de ST. NICOLAS, Evêque de Myrre & Patron de cette ville & de l'Eglise, se distingua par sa piété & son économie, & mérite la qualité de second Fondateur de cette Maison. Il mourut en 1449 Il est enseveli dans la Chapelle, bâtie par ses Illustres Ancêtres de la Noble Famille d'Affry. L'on y voit son Epitaphe.

C A T A L O G U E

Des Révérendissimes & Illustrissimes Seigneurs Abés de l'Abaye d'HAUTERIVE depuis sa Fondation en 1137.

R EVERENDISSIME GERARD, Religieux, de Chairlieu, Disciple de ST. BERNARD, premier Abé,	élu en	1137
RICHARD.		1152
PONCE.		1158
ASTRALABE.		1162
HUGUES	de Pont	1165
UDALRIC	de Mattran	1166
GUILLAUME	de Province	1173

HUGUES	de Corbières	1181
GUILLAUME	de la Roche	1198
JEAN	de Releport	1217
HUGUES	de Jeguestorff	1230
ULDRIC	de Fribourg	1234
ULDRIC	de Prunier	1238
HENRI	de Montmacon	1242
PIERRE	de Gruyères	1251
WIBERT	de Frib. élu en	1258
GUYDE	de Farvagniez	1268
HUGUES	Ramel	1296
HUGUES	Collons	1297
UDALRIC.	de Laufane	1302
PIERRE	de Henneberg dit Rich.	1322
AYME'	de Dompierre	1330
ALBERT	de Prez	1337
JAQUES	de Corpasteur	1348
RODOLPHE	de Blonay	1358
NICOLAS	de Bretignie	1372
JEAN	de Avry	1382
JEAN	Groffet	1394
CONO	de Troisvaux	1396
PIERRE	de Avry, premier mithré	1405
PIERRE	Maffallier	1449
JEAN	Phillibert	1472
JEAN	Rheyraud	1496
JEAN	Speglin	1500
JEAN	Tavernier	1511
ROLET	Fryoz	1519
JEAN	Schiéty	1521

JEAN	Gribolet	1535
JEAN	Berner	1559
JAQUES	Millibach	1569
ANTOINE	Gribolet	1578
PIERRE	Pittung	1604
ANTOINE	du Paquier	1609
PIERRE	Deytard	1614
GUILLAUME	Moënat	1616
CLEMENT	Dumont	1640
DOMINIQUE	Bauman	1654
CANDIDE	de Fywaz	1670
ANTOINE	de Reynoldt	1700
CLEMENT	Morraz	1705
HENRI	de Fywaz	1715
CONSTANTIN	de Malhardoz	1742
EMANUEL	Thumbé	1754
BERNARD	de Lentzbourg (*).	1761

O 2

(*) Véritable, & ancien nom de la Famille connue autrement sous celui de *Lentzburger* à Fribourg, ainsi que l'on en peut donner des preuves incontestables.

Ce Prélat est né le 30. Novemb. de M. JEAN ANTOINE de Lentzbourg, en son vivant Baillif de Bulle, & de Dame MARIE URSULLE de Vevey. Il prit l'habit de Religion en 1740. & fit sa Profession en 1741 le 30. Novemb. jour de sa Naissance :

Naissance ; il fut élu Abé par ses Confrères sans qu'il lui manquât un seul suffrage , le 5. Septemb. 1761. & bénit solennellement en son Abaye d'Hauterive par l'illustrissime & Révérendissime Evêque de Laufane , JOSEPH NICOLAS de Montenach , par Comission du Révérendissime Abé , & Père Général de Cîteaux le 21. Novemb. 1763.





L E T T R E S

De JULIE à CAMILLE.

S E P T I E M E L E T T R E .

C'EN est fait , ma chère CAMILLE , on ataque vivement le cœur de vôtre JULIE , & le trouble qu'elle éprouve , anonce la brèche que l'on est parvenu à faire à son indifférence. Il est certain qu'une figure aimable , soutenue des agrémens d'un esprit solide , & des plus beaux talens de la nature , est bien digne de faire une vive impression sur une ame susceptible de sentimens ; je ne dois donc pas trouver surprenant , que la mienne reconoisse les droits du vrai mérite.

Hélas ! c'est ainsi que je cherche à autoriser ma foiblesse : Ne devois je pas plutôt employer toutes mes forces pour la détruire dans son principe ? Mais pourquoi me priverois-je de la douceur d'être aimée d'un home incomparable ? Pourquoi le

rendrois-je malheureux, si son bonheur dépend de ma tendresse? D'ailleurs, ce seroit peut-être me révolter contre les décrets du destin, & cette réflexion, qui m'enchanté, est trop judicieuse pour m'en laisser la liberté. Hé! chère amie! que l'on est folle quand on aime, & que je l'éprouve bien dans ce moment où l'amour me fait extravaguer! Que n'êtes vous avec moi, pour me servir d'égide!

Ce monologue est plus que suffisant pour vous faire pressentir ce qui m'est arrivé, depuis que vous n'avez reçu de mes nouvelles, & la façon dont vous m'avez badinée dans vos précédentes, me persuade que vous n'en serez pas surprise. Apprenez donc que l'accomplissement de votre prophétie est arrivé, puis qu'avant hier je trouvai sur ma toilette le Quatrain suivant:

Les graces sont votre partage ;
 Vous forcez la témérité
 De prendre un timide langage
 Pour vous offrir sa liberté.

La délicatesse du sentiment, qui se manifeste dans ces vers, ne me permit pas un instant de varier sur leur Auteur, & les ayant attribué au Comte de VOLVIRE, je crus qu'il étoit de ma gloire de répri-

mer son audace par une froideur simulée dont j'acablai ce charmant criminel ; mais que cette fausse vanité m'a couté cher, puis qu'en décidant son départ, elle a fait éclore ma foiblesse, qui n'a pû résister à ce Madrigal, que son valet de chambre vient de me remettre.

L'amour en vous formant a formé ce que j'aime ;

Ce Dieu formoit le bien suprême ,

Qui pouvoit seul enflamer mes desirs :

Il vous forma pour les plaisirs ;

Mais par vôtre rigueur extrême ,

En vous aimant , mon cœur forme l'emblème ,

Des malheureux formés pour les soupirs.

Fut-il jamais, ma chère CAMILLE, un jeu de mots aussi délicat, & l'amour même pourroit-il se plaindre avec plus d'énergie ! Cependant il est parti, & ma ridicule froideur en est cause. Ha ! pourquoi mon devoir me défend-il de le tranquiliser ? Sans cette cruelle bienfiance, que j'aurois de plaisir à lui envoyer ces paroles :

Joindre à l'agréable figure

L'esprit & la sincérité

C'est posséder de la nature

Ce qui ravit la Liberté :

VOLVIRE , avec le don de plaire ,

Rendez justice à vos talens ;

De la Déesse de CYTHÈRE ,

Vous fixeriez l'humeur légère ,

Par l'aveu de vos sentimens

Hé bien ! ma Reine, le Démon de la métromanie, qui me possède, vous prouve-t-il assez ma folie ? Il me semble que je vous vois rire, & je vous avoue que j'en suis piquée. Vous êtes en droit de me critiquer ; mais en examinant votre intérieur, vous conviendrez sans doute, qu'il est impossible de ne pas chérir ce qui mérite de l'être, & cette certitude, en me justifiant dans votre esprit, vous prouvera que ma tendresse pour le Comte, ne m'empêchera jamais d'aimer éternellement ma chère CAMILLE.

HUITIÈME LETTRE.

VOTRE indulgence, ma chère CAMILLE, pour une tendresse que je ne puis surmonter, me pénètre de reconnaissance. Vous faites plus ; vous prétendez que je dois aimer M. de VOLVIRE. Hélas ! que mon cœur est d'accord avec vous ! Cependant je crois qu'il est de ma gloire d'observer beau-

coup de retenue, jusqu'au moment où ma Tante sera la dépositaire de ses sentimens; son aveu peut seul m'autoriser à les payer de retour, sans compromettre mon devoir. Ha! CAMILLE, qu'il m'en coutera pour lui déguiser ce qu'il m'inspire, mais de quoi la vertu ne rend-elle pas capable?

Je me flate, ma Reine, que vous ne doutez pas du plaisir que m'a fait la nouvelle de nôtre mariage avec le Marquis de BLICOURT. La raison a donc repris ses droits sur l'esprit de vos Auteurs, car leur obstination à refuser un parti si considérable faisoit tort à leur discernement. Je conviens que cet entêtement avoit pour motif l'Actrice d'Opera qui paroît vous causer de l'inquiétude; mais vous avez tort de vous tourmenter sur une chimère que vos charmes détruiront très aisément, puisque M de BLICOURT, qui vous adore & dont la probité m'est connue, est fort éloigné de penser comme la meilleure partie de ses égaux, qui se font gloire de se ruiner pour combler de bienfaits une infame LAIS, dont ils sont perpétuellement la dupe. Il est vrai que les Femmes de ces aveugles débauchés ne peuvent être qu'infiniment malheureuses, quand elles sont esclaves de leur devoir; & je ne

penſe pas donner dans l'erreur , en me perſuadant que le défordre qui deſhonore la plûpart de ces victimes , ne provient très ſouvent que du défefpoir de ſe voir abandonées pour des objets ſi mépriſables.

L'amour propre du ſexe eſt capable des derniers écarts , quand ſon orgueil ſe trouve outragé. Ha ! CAMILLE , que le Ciel daigne nous préſerver d'un égarement d'où réſulte l'oprobre de celles qui ſ'y livrent. Il eſt affreux ſans doute d'être trompée , mais rien n'eſt comparable à la ſatiſfaction d'une conduite irréprochable , & cette réflexion devroit être plus que ſuſſante pour nous garantir du naufrage , ſi la malignité de nôtre étoile nous expoſoit un jour aux orages , qui font échouer la vertu. - L'exemple de la Comteſſe d'OLINCOURT en eſt la preuve.

Vous ſaviez auffi bien que moi , ma chère amie , que cette Femme vertueuſe , dont la beauté ne le cèdoit qu'à l'infortune , avoit été ſacrifiée , dans la fleur de ſon printemps , au plus débauché des mortels ; ſes injuſtes parens le lui firent épouſer , ſans lui permettre de conſulter ſon cœur. Vous connoiſſiez également une partie des outrages que ce barbare lui a faits , puifque nous en avons gémi plus d'une fois enſemble ; mais nous ignorions toutes deux

le plus intéressant de sa vie, qui m'a été conté par M de VOLVIRE, dont elle étoit particulièrement connue. Cet événement arriva précisément dans le tems où son perfide époux entretenoit sous ses yeux cette malheureuse, qui lui a causé tant de chagrins, & come cet époque vous fit alors beaucoup d'impression, je vous la cite pour vous donner une conoissance parfaite de la sagesse inébranlable de Mad. d'OLINCOURT, qui sut résister à la position chatouilleuse, que le destin lui ménageoit sans doute pour faire éclater sa vertu.

Un jour, où des visites indispensables l'obligèrent d'aller au Marais, de jeunes chevaux, qui se trouvoient à son équipage, prirent le mors aux dents en entrant dans la rue St. Louis & le cocher, malgré ses efforts, ayant été précipité de son siège, ces furieux animaux poursuivirent leur route jusqu'à l'entrée de la place Royale, où le carosse s'étant accroché, ils brisèrent le train de devant, qu'ils emportèrent après avoir culbuté le corps de la voiture, qui par sa chute éfroyable fut réduit en pièces. Telle étoit l'horrible position de cette Dame, quand elle parut pour la première fois aux yeux du Vicomte de NOISEVILLE, qui sortoit de

chez lui & dont le premier soin , en apercevant ce désastre , fut de courir au secours de cette infortunée , qu'il trouva sans connoissance. mais plus belle que l'amour, malgré la pâleur mortelle, donc ses traits étoient couverts.

Etant parvenu , avec le secours de ses gens , à la tirer des débris de sa berline , il la fit transporter dans son son hôtel , où elle fut déposée sur un lit de repos , sans qu'elle donat le moindre signe de vie. Cependant l'usage de l'eau de Lucé , qu'il employoit , tandis qu'on étoit allé chercher un Chirurgien , fit insensiblement son éfet , puis qu'en rapellant les esprits de la Comtesse , il eût le plaisir de voir ouvrir ses beaux yeux , qui furent inondez aussi tôt d'un déluge de larmes , occasionées non seulement par la douleur du malheur de son cocher , mais par la honte de se trouver dans un si grand désordre chez un home inconnu , qui pour la secourir avoit eü l'indiscrétion de la délayer. S'étant promptement envelopée de son mantelet , afin de lui dérober la vue d'une des plus belles gorges de Paris , sur laquelle ses regards étoient fixés , elle lui fit sentir , après les témoignages de sa reconnoissance , que son zèle avoit passé les bornes du respect. L'amoureux Vicomte étoit aux ge-

noux de nôtre aimable couroucée, pour justifier son imprudence, lorsqu'on anonça le Chirurgien, qu'il avoit demandé; ce qui le força de quitter cette atitude intéressante, afin de ne pas comprometre une réputation, qui lui devenoit aussi chère que la sienne. L'ESCULAPE subalterne, ayant décidé qu'un éfroi de cette nature exigeoit la saignée, Madame d'OLINCOURT conjura le Vicomte de lui faire venir une remise, malgré les ofres de son équipage qu'elle refusa constamment; & ce fut dans le tems que l'on exécutoit ses ordres, qu'un de ses laquais, étant venu la rejoindre, lui aprit que son cocher venoit d'expirer, que ses chevaux, qui avoient enfilé la rue du pas de la mule étoient allés se précipiter dans le fossé du boulevard, ou ces bêtes fougueuses s'étoient rompues les jambes. La mort tragique de ce pauvre domestique renouvela ses pleurs, qui couloient encore, quand on vint avertir cette belle affligée, que le carosse étoit arrivé, & M. de NOISEVILLE eût la douleur de s'en séparer, sans avoir pû la résoudre à recevoir ses visites.

L'impression que Mad. d'OLINCOURT avoit faite sur le cœur du Vicomte étoit trop vive, pour s'effacer aussi promptement qu'elle s'étoit formée. La rigueur même

de cette belle fugitive ne servit qu'à la rendre plus sensible; enfin ne pouvant résister au desir de la revoir, il se fit présenter chez la Duchesse de BEAUCERVILLE, qui, come vous savez, étoit l'intime amie de la Comtesse, & cette démarche ne fut pas infructueuse; elle opéra la satisfaction qu'il s'en étoit promise; mais qu'elle lui couta chère par la froideur dont on récompensa le tendre intérêt qu'il voulut témoigner. Alors, emporté par l'excès de sa passion, il saisit un moment, où la Duchesse étoit passée dans son cabinet, pour hazarder la peinture d'un sentiment, dont il étoit la victime, & cet amoureux détail ne fit qu'augmenter son malheur, puis qu'après avoir tranquillement écouté sa déclaration, Mad. d'OLINCOURT lui défendit de se présenter jamais devant elle, sous peine d'encourir son indignation. Ensuite ayant quitté sa place, avec cet air de grandeur, qui caractérise la vertu, elle abandonna le téméraire, qui n'osa pas même lui doner la main pour la remettre dans son carosse; il étoit pénétré de douleur, quand la Duchesse vint le rejoindre.

Cette Dame extrêmement surprise du départ de son amie & de la tristesse dont le Vicomte paroissoit acablé, lui demanda le motif de cette révolution, d'autant

plus surprenante à ses yeux, qu'elle ignoroit que M. de NOISEVILLE fut le libérateur de la Comtesse; & ce déplorable amant ayant satisfait sa curiosité, la Duchesse fut si touchée de sa situation, qu'elle s'engagea non seulement à le servir dans l'esprit de son inhumaine, mais à la disposer à recevoir son hommage. Cette promesse, qui contribua beaucoup à le tranquiliser par la connoissance qu'il avoit de leur parfaite intimité, le détermina à s'abandonner entièrement aux soins généreux de sa protectrice, qui fit réellement l'impossible en sa faveur; mais six mois de patience n'ayant servi qu'à lui faire conoitre le peu de progrès de ses affaires, il résolut, à quel prix que ce fut, de parler à son inflexible, & transporté de cette idée, il se rendit chez la Duchesse, afin de conférer avec elle sur les moyens qu'il pourroit employer pour se satisfaire. Occupé de son projet, il avoit déjà traversé l'antichambre de cette Dame, sans s'apercevoir qu'il n'y avoit personne pour l'anoncer, lorsqu'un Laquais, qui courroit sur ses pas, vint lui dire qu'elle se promenoit dans le jardin de son Hôtel avec Madame d'OLINCOURT, & qu'il les trouveroit sûrement dans un cabinet de chevrefeuille, qui termine un fort joli bosquet, où le triste NOISEVILLE

avoit été souvent rêver. L'esprit agité par l'inquiétude & par le plaisir, il vola sur les ailes de l'impatience, pour se rendre dans l'heureux réduit qui recéloit l'unique objet de ses vœux ; mais la timidité naturelle aux vrais amans s'étant subitement emparée de son ame, par la crainte de désobler celle qui caufoit tous ses maux, il décida qu'il étoit plus prudent de ne pas s'exposer à sa colère, & s'étant enfoncé dans la charmille, pour se procurer la douceur de la voir sans en être aperçu, il parvint à son but précisément come cette belle Femme disoit à son amie : Ha Duchesse ! Si je le haïssois, je ne le fuïrois pas. Pourquoi faut-il que mon devoir s'opose à ma félicité ? Hélas ! je n'étois donc pas assez malheureuse ; il falloit, pour combler mon infortune, que je devinssé susceptible d'une fatale inclination, qui me paroît aussi détestable, qu'elle me seroit précieuse, si je pouvois m'y livrer sans crime.

Ces paroles ne furent pas plutôt proférées, que l'imprudent Vicomte, transporté de son bonheur chimérique, courut se précipiter aux pieds de celle, qui les avoit articulées. Mais coment vous peindre son nouveau désespoir, lorsque cette Femme irréprochable,

irréprochable, en se débarassant froidement de ses bras, lui dit d'un ton ferme, qu'elle étoit indignée de sa témérité, & sans faire attention à ses larmes, partit come un éclair, pour ne jamais reparoitre dans un lieu, qui venoit de révéler son secret. Je passerai sous silence la conversation douloureuse qu'il eût ensuite avec sa protectrice, pour arriver à la conclusion de cet événement, qui ne peut que vous intéresser, par l'amitié que vous aviez pour son héroïne.

Mais deux heures du matin, qui sonnent à ma pendule, m'annoncent qu'il est tems de m'aller coucher, d'autant plus que nous devons dîner chez une certaine Madame de PERLE, dont on doit me conter l'histoire; ainsi duffiez vous avoir des vapeurs, par l'excès de vôtre impatience, le sommeil l'emporte sur le plaisir que j'aurai toujours de m'entretenir avec la sincère amie de cœur de l'invariable JULIE.

NEUVIEME LETTRE.

NON, ma chère CAMILLE, le Comte de VOLVIRE n'est pas encore de retour; & je vous avoue que cette absence insu-

P

portable m'impatiente singulièrement, d'autant plus qu'elle m'expose journellement aux persécutions du Chevalier de FOLVILLE, qui par sa qualité de Cousin, se croit en droit de me dire tout ce que sa passion lui suggère; aussi profitai-je bien du même avantage, pour le traiter inhumainement; mais malheureusement il est incorrigible, & je crains bien que cette maudite frénésie ne me procure un jour quelques chagrins sensibles. Il juge à propos de devenir jaloux du Comte, qu'il a l'impudence de critiquer sans ménagement, depuis son départ., tandis qu'il se met à la torture pour imiter les graces, dont la nature a pourvu le cher fugitif, de sorte que selon moi, rien n'est si charmant que l'original, & si ridicule que le Copiste, malgré sa jolie figure. A l'égard du Baron de LADVENVILLE, que je nommerai désormais mon *Ros bis*, ses assiduités ne peuvent avoir que des suites fort comiques, dont j'espère tirer un excellent parti, pour notre commun amusement; mais il est tems de poursuivre l'histoire de notre belle infortunée.

Le Comte d'OLINCOURT ayant enfin découvert, par le canal de sa concubine, le secours que la Comtesse avoit reçu du Vicomte de NOISEVILLE, ne put se per-

suader qu'elle fut insensible au mérite du plus aimable home de la Cour, & fondé sur ce soubçon, il la trouva pour le moins aussi coupable, qu'il devoit lui paroître criminel. Ayant résolu de faire examiner ses démarches, il fut bientôt informé, que le Vicomte étoit très bien reçu chez la Duchesse de BAUCERVILLE, où il s'étoit fait présenter depuis peu, & ne doutant pas que sa Femme n'en fut le motif, il partit de cette découverte pour l'acabler des plus cruels reproches & lui défendre d'avoir désormais aucun comerce, avec l'unique amie qu'elle s'étoit réservée dans son malheur. Il poussa même la barbarie jusqu'à mutiler en sa présence un malheureux petit Serin, qu'elle avoit depuis deux mois, sous prétexte que cet oiseau chéri venoit de son rival, & ce monstre lui fit cette éfroyable scène, le même jour qu'elle avoit foudroyé le plus respectueux des amans, malgré la tendresse qu'elle éprouvoit pour lui. Ha ! CAMILLE ! Combien de Femmes, qui dans une circonstance si critique, auroient oublié leur devoir, pour se livrer à la vengeance; mais rien ne fut capable d'ébranler la vertu de cette généreuse victime, qui reçut les outrages de son persécuteur, avec autant de douceur.

que de résignation, par la consolation secrète qu'elle puisoit dans son innocence. Enfin trois mois s'étoient écoulés, sans qu'elle sortit de chez elle, que pour aller à la Messe, où plusieurs fois elle avoit rencontré la Duchesse accompagnée du Vicomte, lorsqu'un matin cette Dame hazarda de lui envoyer dans une Lettre les Stances suivantes, qu'elle reçut sans s'être méfiée de la supercherie que son amie lui faisoit. Elles m'ont parues trop intéressantes, pour vous priver du plaisir de les lire; les voici :

S T A N C E S.

Pour me distraire un peu de mes tendres allarmes,
 Sur les Sciences & les Arts.
 J'ai voulu fixer mes regards;
 Mais jugez, AGLAE', du pouvoir de vos charmes !

A la Géométrie en vain je veux toucher,
 Depuis qu'en ses mystères j'entre,
 J'en aprens seulement que vous êtes mon centre
 Et que je tourne au tour, sans pouvoir l'aprocher.

De la Géographie une étude profonde
 Ne m'offre qu'un cahos où mon esprit se perd ;
 Les Lieux où vous vivez me semblent tout le
 monde ;
 Le reste n'est plus qu'un désert,

Astronome ; je monte à la sublime voute

Où brille le flambeau des Cieux

Et quand je l'ai parcouru toute ,

Je vois qu'il n'est pour moi d'autre Astre que vos
yeux.

Me voici dans les Arts ; & d'abord je contemple

L'Architecture & ses nobles projets ;

Mais que m'importent ses secrets ,

S'il ne m'est pas permis de vous bâtir un Temple ?

Laiſſons la peinture à l'écart

Duffai-je être un ſecond APPELLES

Qu'apprendroit a mon cœur ſes leçons & ſon art ?

Il vous peindra toujours mieux qu'elles.

C'eſt ainſi que j'ai fait mon cours ;

Et toute mon expérience

M'apprend , que ma ſeule ſcience

Sera de vous aimer toujours.

Mad. d'OLINCOURT n'eût pas plutôt
remarquée le ſubterfuge dont le Vicomte
s'étoit ſervi , pour la contraindre a recevoir
ſes vers , que ſans perdre un inſtant , elle
les remit ſous envelope à l'adreſſe de la
Duchefſe , qui par ce renvoi précipité dé-
ſeſpéra tout à fait du ſuccès de ſon entre-
priſe , & prit enfin la réſolution de con-

feiller à M. de NOISEVILLE de ne rien négliger pour se guérir d'une passion malheureuse, qui flétrissoit les plus beaux de ses jours. Il est vrai, que n'ayant pu résister au mérite peu commun de ce Cavalier, elle n'auroit pas été fâchée qu'il la choisît pour opérer cette Cure, d'autant plus que ses vœux pouvoient en espérer la réussite; mais rien ne fut capable d'ébranler la fidélité du désespéré Vicomte, qui pour son infortune se trouvoit aussi solide, que la vertu de celle qu'il adoroit. S'étant aperçu du dessein de la Duchesse, par la langueur de ses tendres regards, il résolut de s'absenter, afin d'éviter cette nouvelle persécution; de sorte qu'il partit pour une de ses terres, sans en instruire la Duchesse, qui, piquée de cette conduite singulière, reprit bientôt l'usage de sa raison, en gémissant cependant sur un entêtement fatal, qui la privoit d'une conquête si distinguée.

C'est ainsi que M. de NOISEVILLE passa dix huit mois, sans paroître à la Cour, sous prétexte d'une maladie de poitrine, qui le forçoit d'habiter la campagne; mais la guerre s'étant déclarée & son Régiment ayant eû ordre de passer en Flandres, il fut obligé de revenir à Paris pour l'emplète de ses équipages militaires. Alors ne résistant

point au brulant desir de voir la divinité de son cœur, pour lui dire peut être un éternel adieu, il chargea son valet de chambre de faire promptement conoissance avec une des Femmes de Mad. d'OLINCOURT, afin d'obtenir par son moyen l'entrevue qu'il souhaitoit, & cette Fille n'ayant pû résister à cinquante Louis, qui lui furent proposés pour récompense, elle fit assigner un rendez vous au Vicomte, dans lequel il fut décidé, qu'il se rendroit la nuit du jour suivant, sur les onze heures du soir, à la fausse porte du jardin de l'Hôtel, où elle promit de se trouver, pour le cacher ensuite dans sa chambre, jusqu'au moment où elle pouvoit le faire entrer sans risque chez la Comtesse.

Cette convention ne fut pas infructueuse à cette soubrette, puis qu'indépendamment de la Some promise, M. de NOISEVILLE lui fit présent d'une très jolie bague, qu'il passa dans son doigt en la quittant; mais à peine cette coquine en fut elle séparée, qu'elle courut chez la maîtresse du Comte d'OLINCOURT, pour l'instruire de sa négociation, persuadée que cette afreuse confidence seroit bien payée par la Mégère qu'elle vouloit en rendre dépositaire; aussi ne fut elle pas trompée

dans son atente, puisque sa trahison lui valut vingt cinq Louis, que lui dona cet autre monstre, avec ordre d'exécuter à la lettre l'engagement qu'elle venoit de contracter : Ce qui prouve évidemment le danger que l'on court presque toujours, quand on a la foiblesse de se confier à des ames mercenaires, dont la bassesse des sentimens répond à celle de l'origine.

Vous concevez bien, ma chère amie, que M. d'OLINCOURT ne fut pas longtems sans être instruit de cette entrevue nocturne, & que cette nouvelle fut assaisonnée par tout ce que la malice put faire inventer de plus noir, pour exciter la fureur de ce forcené, qui succombant sous le poids de sa rage, se rendit aussi-tôt chez le Maréchal Duc de T*** son Beau-père, non seulement pour l'informer de son prétendu deshonneur, mais pour le prier de venir juger lui même du libertinage affreux de sa Fille. Le Maréchal l'accepta sans balancer, avec serment de punir la coupable, si le cas l'exigeoit, mais aussi de la venger, si l'on flétrissoit injustement sa réputation. Il promit de se trouver à dix heures du soir sur le seuil de la porte, par où le Vicomte devoit passer, & il s'y rendit à point nommé.

Le barbare d'OLINCOURT, qui l'aten-

doit avec impatience , le conduisit par une issue dérobée , dans le cabinet de la Comtesse , où moyenant une porte vitrée , ils pouvoient voir tout ce qui se passeroit entre elle & son amant , sans en être aperçus. A peine étoient ils à leur poste , qu'ils virent paroître cette illustre infortunée , précédée de ses femmes , qui se retirèrent après qu'un deshabillé de mouffeline eût remplacé le fardeau de ses atours. Puis ayant acordé sa guitare , elle acompagna cette Romance , qu'elle chanta sur un air si tendre , que le Maréchal en fut pénétré jusqu'au fond de l'ame :

Destin cruel dont l'injustice
Exerce sur moi sa rigueur ;
Triste jouet de ton caprice ,
Je suis l'emblème du malheur.

Pourquoi ton implacable rage
Veut elle anéantir mes jours ?
De l'Eternel étant l'ouvrage
Tu devrois respecter leur cours.

Sans égard pour l'adolescence
Tu voudrois en flétrir les fleurs ;
Puisque dès ma plus tendre enfance
Tu m'as fait répandre des pleurs.

Frémis ! ta haine est impuissante ;

La vertu lui done des fers ;

Je vois ta fureur expirante

Gémir dans le fond des enfers.

Roneis donc de ta décadence ,

Et de ton incapacité ;

Viens rendre hommage à ma constance ;

Elle enchaîne ta liberté.

La Comtesse n'eût pas plutôt chanté ces tristes paroles , que la porte de sa garde-robe s'étant ouverte , elle vit à ses pieds le plus passionné des amans , qui sans lui doner le tems de se reconoitre , lui dit avec véhémence , qu'il n'avoit pû se résoudre de partir pour l'armée , sans lui faire ses funestes adieux ; qu'il espéroit que la mort l'afranchiroit bientôt du désespoir de n'avoir pû fléchir sa vigueur.

Vous conviendrez , ma chère CAMILLE , que cette position étoit très critique pour cette belle Femme , en réfléchissant qu'elle n'étoit rien moins qu'insensible au mérite d'un home , si digne d'être aimé. Cependant , toujours maitresse de ses sens , elle lui répondit , d'un ton majestueux , qu'elle étoit désespérée qu'une conduite si criminelle la forçat de lui retirer l'estime qu'elle avoit crû ne pouvoir lui refuser ; & s'étant

levée promptement, en lui comendant de sortir sur le champ de son appartement, elle courut s'enfermer dans son cabinet, où l'éfroi d'y rencontrer son Père, la fit tomber sans connoissance dans les bras qu'il lui tendoit.

Etant revenue de cet évanouissement, par les soins paternels du Maréchal: Vous devez vous ressouvenir, MONSIEUR, dit-il froidement au Comte d'OLINCOURT, des deux paroles que je vous ai donées, & je crois que vous ne ferez pas surpris de me voir éfectuer la dernière, dont le motif doit vous couvrir de confusion. Puis s'adressant à sa Fille, il lui comanda de le suivre, afin de n'être plus la victime des calomnies d'un scélerat, qui n'osa jamais s'oposer au départ de sa Femme, malgré la rage que cette séparation lui causoit. A l'égard de l'inconsolable Vicomte, il exécuta les ordres de son inhumaine, & s'étant enfoncé dans sa chaise de poste, il partit pour l'armée avec un désespoir, qui ne pouvoit que lui devenir funeste.

Cependant le Maréchal, qui se repentoit vivement d'avoir sacrifié si cruellement son aimable Fille, en la forçant d'épouser le Comte d'OLINCOURT, comença les éfets de sa vengeance, par faite arrêter l'infame Concubine de ce misérable, qu'il fit met-

tre à l'Hôpital pour le reste de ses jours, de même que la coquine de Femme de chambre, dont l'intérêt sordide avoit osé compromettre la vertu même. Puis ayant fait de justes informations, sur la fortune présente de son Gendre, qui toutes lui révélèrent une dissipation irréparable, il profita de cette découverte, pour le forcer par les voies de la justice, à lui rendre la dot de la Comtesse, qui n'avoit jamais eû d'enfant; & ce monstre ayant perdu son procès, tous ses Créanciers lui tombèrent sur le corps, avec un acharnement si terrible, qu'en moins de trois mois, ses biens furent mis en direction, de sorte qu'il se trouva réduit à une pension de mille écus, qu'il alla manger, avec sa honte, dans le fond d'une Province où il vit sous un nom supposé.

Mais Mad. d'OLINCOURT, dont le destin avoit juré la perte, ne profita pas longtems du bonheur d'être retournée dans la maison paternelle; puisque malgré les tendres attentions dont ses Auteurs la combloient, pour lui faire oublier ses malheurs, la funeste nouvelle de la mort du Vicomte de NOISEVILLE, qui fut emporté d'un boulet de canon, au Siège de Courtrai, la fit insensiblement tomber dans une langueur, qui termina sa déplorable vie en

moins de six mois, malgré tous les efforts de la pharmacie.

Tel fut le motif de la mort d'une des plus belles, mais des plus malheureuses Femmes de Paris, & c'est, come vous voyez, ce que nous ignorions toutes deux. Ha! ma chère CAMILLE, que son sort a été funeste; cependant il ne doit pas vous éfrayer, par l'heureuse différence qui se trouve entre le Marquis de BLICOURT & l'indigne époux de cette infortunée, dont l'image ne sort pas de mon esprit, depuis que je suis instruite de tant de malheurs. Hélas! que n'êtes vous ici, pour m'en distraire, par le plaisir que j'aurois de vous renouveler verbalement une tendresse qui ne finira qu'avec les jours de votre JULIE.





E N I G M E.

JE suis un tableau ténébreux ,
 Qu'ens ruse , & sans feinte ,
 D'un objet à l'œil curieux ,
 On présente l'empreinte.
 La vérité dans chaque trait ,
 S'y peint d'après nature ;
 Mais pour reconoitre l'objet ,
 Il faut de la lecture.
 Souvent je suis harmonieux ,
 Et je marche en cadence ;
 Mais j'en dis trop pour de bons yeux
 Ainsi Muse. . . . silence.



A U T R E

JE suis , ou peu s'en faut , de tout tems , de tous
 lieux ,
 Mais je ne suis pas seul & j'ai beaucoup de frères ,
 Petits , grands , bons , mauvais , enfin jeunes &
 vieux ,
 Nous avons tous diférens Pères.
 Je fais vivre le mort & mourir le vivant ,

Selon que chacun s'en end digne ;
 Nos sujets sont rangés sous une droite ligne ,
 Dont je forme un caré qu'on a batu souvent ;
 Quelque fois on me ruse , & ce cas arrivant ,
 Je suis toujours plus rare & plus insigné

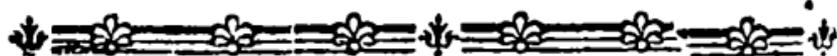


L O G R I P H E.

MRRS quatre lettres en mon nom
 Chez toi lectur est ma prison ;
 Si tu retranches la première ,
 Je ne suis plus qu'un franc oison ,
 Mais n'effaçant que la dernière ,
 Qui me rais à toujours raison.

NOUS avons reçu des Observations sur
 la Critique insérée dans votre dernier Jour-
 nal , contre des Strophes de M. l'Abbé PAU-
 CHET. Faute de place , nous renvoyons
 l'insertion de cette Pièce au mois prochain.

LE mot de la première énigme de Janvier est POLIPE : Celui de la seconde est FAUCILLE. Le Logogriphe s'explique par MARJOLAINE, où l'on trouve *Air, Aaron, Major, Rime, Rome, Laron, Larme, Rollin, Lion, Or, Maron, Lovive, Ame, Ane, j'aime, joie, rien, Moie, Main, jolie.*



T A B L E.

L ETTRES cosmologiques sur la structure de l'Univers.	
<i>Lettre apologétique des Caractères de M. de la Bruyère.</i>	
<i>Les Rivaux genereux Histoire.</i>	
<i>Abrégé de l'Histoire de la Fondation de l'Abbaye de Hauterive, avec la Succession de ses Abés.</i>	194
<i>Lettres de Julie à Camille.</i>	213
<i>Enigmes.</i>	238
<i>Logogriphe.</i>	239